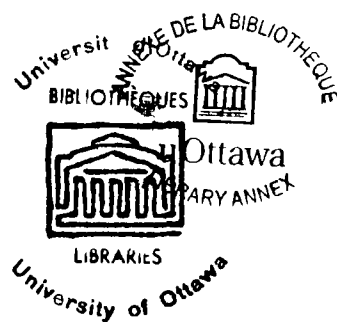


LA SYMPATHIE DE VIRGILE POUR LA SOUFFRANCE DES ANIMAUX
DANS LE LIVRE III DES GEORGIQUES
par Raymond Séguin

Thèse présentée à l'École des Etudes
supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la Maîtrise
ès Arts en latin



Rigaud, Qué, 1971

UMI Number: EC55951

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55951
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Il nous fait plaisir d'exprimer ici notre reconnaissance à M. Achille Joyal qui, au début, a accepté de diriger nos premières recherches en vue de la rédaction de cette thèse.

Il nous est aussi très agréable d'offrir nos plus sincères remerciements à M. Pierre Brind'Amour qui, avec beaucoup de spontanéité, a bien voulu remplacer M. Joyal comme directeur de ce travail.

Nous tenons également à signaler notre gratitude à l'égard de M. Michel Roussel qui, à l'occasion d'un cours sur l'éloquence républicaine, en parlant du Pro Milone de Cicéron, 85-86, avait noté l'existence d'une certaine sympathie, idée que nous avons reprise ici avec des variantes.

CURRICULUM STUDIORUM

Raymond Séguin naquit à Hudson, P.Q., le 9 octobre 1933. Il obtint son B.-A. de l'Université de Montréal en 1955, son Baccalauréat en Pédagogie, de l'Université de Montréal et son Brevet A du Département de l'Instruction Publique de la Province de Québec en 1956.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	VI
I.- LES ANCIENS ET LES ANIMAUX	1
- Immolation massive d'animaux	
- dans les cérémonies religieuses	3
- dans les spectacles du cirque	12
- Mauvais traitements des animaux	17
- Relations affectueuses personnelles entre un homme et une bête	20
- Traitement des animaux de ferme	25
II.- VOCABULAIRE ET IMAGES DE LA SOUFFRANCE ANIMALE	38
- Vocabulaire pour peindre la souffrance	38
- Vocabulaire de la pitié et de la compassion	51
- Vocabulaire de l'absence de sympathie	55
- Images de la souffrance suscitant chez nous l'hor- reur	56
- Images de la souffrance suscitant chez nous la pitié	57
- Lettres, sons, procédés métriques suscitant l'hor- reur ou la pitié	61
III.- DOMESTICATION ET SELECTION	64
- Les animaux souffrent-ils de leur condition animale?	64
- La domestication leur est-elle pénible?	65
- Nécessité de la sélection	66
IV.- INTERROGATIONS PHILOSOPHIQUES	77
- Pourquoi les animaux souffrent-ils et meurent-ils?	77
- Problème de la métempsycose	80

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
V. LE PROBLEME DE L'EPIZOOTIE DU NORIQUE	91
- L'Epizootie du Norique est-elle une réalité historique ou le fruit de l'imagination de Virgile ou encore la transposition sur le plan animal de la peste d'Athènes?	103
- Apport de l'Epizootie au reste du IIIe livre	104
- Rapport entre la fin du IIIe livre et la fin du IVe	105
CONCLUSION	109
INDEX DES AUTEURS CITES	113
BIBLIOGRAPHIE	121
SOMMAIRE	123

INTRODUCTION

Virgile est l'un des plus grands animaliers, sinon le plus grand des temps anciens. Plongé dès son jeune âge dans un milieu champêtre, il a appris à connaître les animaux avec leurs moeurs, leurs joies, leurs souffrances.

Le travail que nous entreprenons étudiera la sympathie qu'a manifestée Virgile dans le troisième livre des Géorgiques pour la souffrance des animaux: sympathie au sens de *συμπάθεια*, participation à la souffrance d'autrui, compassion.

C'est la première fois qu'une étude de ce problème est entreprise. Avant nous, soit en 1965, Soeur Marie des Chérubins a présenté à la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa une thèse ayant pour titre: L'Epizootie du Norique, Commentaire exégétique et critique. Cette étude est limitée de façon particulière aux vers 474-565 du livre III des Géorgiques, même si l'auteur établit maintes fois des rapprochements avec les vers de ce même livre qui traitent de l'amour chez les animaux. Le commentaire se veut surtout littéraire. C'est dans l'optique de la poésie que cette analyse a été menée. En s'attachant aux diverses images contenues dans ces vers, l'auteur a voulu faire ressortir le symbolisme de Virgile. Nous apprécions la rigueur remarquable déployée dans la critique des moindres détails étudiés. L'auteur s'est attardé longuement à

l'aspect stylistique , grammatical, prosodique, métrique, etc.

Dans notre travail, nous parlerons aussi à l'occasion des vers 474-565. Notre deuxième chapitre comportera une étude de vocabulaire, de style; mais nous ne retiendrons que les mots, les images peignant la sympathie de Virgile pour les animaux.

Après avoir parlé de l'origine et des effets généraux de la peste, l'auteur ^{aurait pu} se poser en terminant cette question: pourquoi Virgile à la fin de son livre troisième n'a-t-il pas continué sa description en dépeignant la Peste aux prises avec l'homme lui-même? *Virgile lui-même* estime que la Peste a fini son oeuvre car l'homme a trouvé un remède: il doit renoncer à tout espoir de gain et ensevelir les animaux morts.

Une année auparavant, en 1964, Jacques Heurgon s'est penché sur les mêmes vers traitant de l'Epizootie du Norique¹. C'est du point de vue de l'historien qu'il a étudié ce fléau. Nous mentionnerons assez souvent cette étude, mais surtout pour la contredire. Pour nous, il faut le dire, l'aspect historique est de moindre importance.

¹ Jacques Heurgon, l'Epizootie du Norique et l'histoire, Paris, Revue des Etudes Latines, t. 42, 1964, p. 231 à 247.

Toujours en 1965 W. Liebeschuetz, dans son article Beast and man in the third book of Virgil's Georgics s'attache au livre troisième des Géorgiques.² Il s'attache aux similitudes émotionnelles qui existent entre l'homme et l'animal. Ce travail comprend une brève étude sur le vocabulaire humain appliqué aux animaux. Hommes et bêtes sont soumis aux mêmes nécessités de la vie: climat, maladie, vieillesse et mort. Et les dieux existent comme chez Lucrèce sans se soucier de ces souffrances. Cet article peut servir de point de départ pour un travail plus poussé.

Egalement M. Ruch dans son article Sensibilité virgilienne et psychologie animale publié en 1965-1966 envisage les rapports homme et bêtes³. Il étudie la sensibilité virgilienne sous trois aspects: un aspect esthétique, un aspect moral, un aspect philosophique. L'étude psychologique se divise en psychologie du comportement et humanisation virgilienne. Mais ce travail n'a pu nous fournir que de minces jalons, car la *revue Humanités* s'adresse spécifiquement au niveau secondaire et

2 W. Liebeschuetz, Beast and man in the third book of Virgil's Georgics, G.&R., XII, 1965, p. 64-77.

3 M. Ruch, Sensibilité virgilienne et psychologie animale, Humanités (RES), XLII, 1965-1966, nos 1-2-3-4, p. 23-25.

partant renferme rarement *des* études exhaustives.

Un autre article a retenu notre attention, celui de P. Hanozin: Virgile: L'Epizootie du Norique⁴. Il s'agit d'une comparaison établie entre les descriptions de la Peste chez Lucrèce et chez Virgile. Qui est le véritable poète? Lucrèce vise le sensationnel, tandis que Virgile est un réaliste. Virgile n'a rien de l'exhubérance d'un Victor Hugo, il se contente de décrire ce qu'il a vu. Pour P. Hanozin, Virgile est "le" poète.

Cinq chapitres nous seront nécessaires pour exposer l'état de nos recherches. En premier lieu, nous verrons comment les Anciens traitaient les animaux. Dans les cérémonies religieuses et les spectacles du Cirque, ils ont employé à profusion les animaux. Si certains avaient des animaux chéris, d'autres les maltraièrent ostensiblement. Mais leurs véritables sentiments, nous les sentons clairement dans leurs rapports quotidiens avec les animaux de la ferme. Lors d'une deuxième étape, nous recherchons comment Virgile a procédé pour exprimer la souffrance animale. A l'aide de certains mots, de certaines images, de certains contrastes, grâce à l'emploi de certains sons et de procédés métriques variés, il a réussi à nous faire ressentir soit la souffrance des animaux, soit la compassion de l'homme pour les animaux et même de l'animal

4 P. Hanozin, Virgile: L'Epizootie du Norique, Les Etudes classiques, vol. 2, 1933, p. 495-502.

pour l'animal. En troisième lieu nous étudierons l'attitude de Virgile devant la domestication et la sélection. Si l'on songe à la nécessité de perpétuer la race, il faut se résigner à la sélection, donc à la mise à mort de certaines vieilles bêtes pour faire place à de plus jeunes. Quelle n'est pas la joie de l'éleveur à la naissance de jeunes animaux pleins de promesses! En quatrième lieu, nous nous poserons quelques questions sur le plan philosophique. Avec Virgile nous chercherons des explications à la souffrance et à la mort des animaux. Les animaux souffrent-ils de leur condition? En sont-ils conscients? La métempsychose permettrait-elle d'espérer une issue à la souffrance animale? En dernier lieu, nous nous attacherons à l'événement principal du troisième livre des Géorgiques: l'Epizootie du Norique. Ce cataclysme a-t-il réellement eu lieu? Quels liens unissent la description de l'Epizootie du Norique et celle de la peste dans les oeuvres de Thucydide et de Lucrèce? Cette Epizootie du Norique aurait-elle aussi une relation avec l'épisode d'Aristée qui vient clore le quatrième livre des Géorgiques?

CHAPITRE PREMIER

LES ANCIENS ET LES ANIMAUX

Quels sentiments les Anciens manifestaient-ils pour les animaux? Et comment Virgile se compare-t-il à eux sur ce point?

Il faut d'abord ^{se}rendre compte que personne n'a tout à fait la même réaction devant les animaux: certaines gens sont extrêmement cruelles avec les bêtes, d'autres excessivement affectueuses, et entre ces deux extrêmes, il y a toute une gamme de sentiments possibles. Ces différentes attitudes, au surplus, ne sont pas que sentimentales; elles peuvent être motivées par ce qu'on pourrait appeler l'habitude professionnelle: un chef de cavalerie comme Xénophon ou Plinie, un éleveur comme Varron, un *savant* comme Lucrèce, un poète comme Virgile, un amateur de spectacles comme Martial, tous ces gens ont des intérêts très différents *pour* les animaux. Un même homme, selon les circonstances, peut varier dans son attitude: il peut être assez cruel, quand il va à la chasse et très affectueux, par exemple, pour son chien préféré. Enfin tous les animaux n'attirent pas la même réaction de la part de l'homme: les insectes sont communément détestés ainsi que les reptiles et les animaux de proie, le cheval de guerre est admiré, la brebis fragile attire la tendresse, le félin, dans le

cirque, suscite la crainte, etc. ; on n'a qu'à lire les recueils de fables anciennes pour voir que l'on associait une psychologie à chaque animal, et que les animaux se divisaient assez bien dans l'esprit populaire, en bons et en **mauvais**. Il faut par conséquent tenir compte de toutes ces différentes nuances dans l'appréciation des sentiments que les Anciens éprouvaient pour les animaux. Aussi pour les besoins de mon exposition, je considérerai les aspects suivants. Je ferai d'abord état du grand nombre d'animaux sacrifiés dans les temps anciens, soit dans le cadre des cérémonies religieuses, soit dans le cadre des spectacles publics, et j'essaierai d'analyser brièvement ces phénomènes sociaux. J'étudierai ensuite quelques cas typiques de mauvais traitements infligés aux animaux: animaux de trait, animaux domestiques, animaux savants, animaux chassés. En contraste, j'aborderai ensuite la question des relations affectueuses personnelles entre un homme et une bête devenue son compagnon: un chien fidèle, un cheval, etc. Puis j'étudierai le cas des bêtes dont l'homme entend tirer un profit, soit en les dressant pour les soumettre à un travail, soit en les élevant pour en tirer des produits: laine, engrais, etc. ; il s'agit ici surtout des animaux de la ferme. Tout au long de ces analyses, je montrerai le sentiment de Virgile par rapport à chaque situation.

L'Antiquité était-elle plus cruelle que *notre époque envers* les animaux? Les animaux sacrifiés pour le culte religieux et les animaux tués dans les spectacles du cirque pourraient nous le faire croire. Les dieux, par exemple, étaient très avides de sang. Plus la faveur escomptée d'eux était grande, plus grand était le nombre des bêtes sacrifiées. Un mot en grec évoque ces massacres: l'hécatombe, qui devint la forme ordinaire du sacrifice dans les cérémonies publiques, voyait la mort de cent boeufs¹. A Rome, la situation est la même². En plus du nombre des bêtes sacrifiées, les modalités du sacrifice pourraient sembler parfois cruelles à un moderne. La religion romaine - celle de Virgile - en offre plusieurs exemples: le sacrifice, puis l'écorchement d'une chèvre lors des Lupercalia du 15 février; le sacrifice d'une vache pleine lors des Fordicidia

1 Le mot *ἑκατόμβη* paraît venir de **ἑκατομβῆ* et être composé de *ἑκατόν*, "cent", et de *βοῦς*, "boeuf", au vocalisme zéro: cf. P. Chantraine, Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque, Paris, Klincksieck, t. II, 1970, p. 329 a. Mais dès l'époque homérique (Illiade, VI, 115, XXIII, 146), le mot signifiait tout grand sacrifice, sans précision du nombre de bêtes, ni de leur espèce.

2 En 217, après la défaite du Lac Trasimène, trois cents boeufs furent immolés: praeterea bubus Jovi trecentis (Tite-Live, Histoire Romaine, XXII, 10, 7).

du 15 avril; le feu mis à la queue d'un renard vivant lors des Cerialia du 19 du même mois; on peut citer aussi le sacrifice à Vulcain, le 23 août, de poissons grillés vivants, ou encore ces chiens, crucifiés vivants, chaque année, entre les temples de Summanus et de Juventas (Pline, Hist. Nat., XXIX, 57). Ce caractère sanglant de la religion antique avait déjà frappé certains esprits. On n'avait pas perdu mémoire, non plus, des sacrifices humains. Certaines philosophies anti-religieuses, comme l'épicurisme, accusaient la religion d'être un massacre inutile d'êtres vivants, provoqué par les puissants pour impressionner le peuple et maintenir la peur des dieux³. D'autres philosophies ont voulu spiritualiser la religion: les Pythagoriciens, par exemple, enseignaient à substituer aux victimes sanglantes des offrandes de lait, de pain, etc. . Les poètes prenaient en pitié les bêtes amenées devant les autels. Lucrèce nous décrit en termes pathétiques la douleur de la vache dont le veau a été sacrifié:

3 Lucrèce, De la Nature des Choses, I, 62-67:

Humana ante oculos foede cum uita iaceret
in terris, oppressa graui sub religione
quae caput a caeli regionibus ostendebat,
horribili super aspectu mortalibus instans,
primum Graius homo mortalis tollere contra
est oculos ausus, primusque obsistere contra.

Cependant sa mère désolée parcourant les verts pâtis, cherche à reconnaître sur le sol l'empreinte de ses sabots fourchus, fouillant des yeux tous les endroits, dans l'espoir d'y revoir peut-être le petit qu'elle a perdu: immobile à l'orée du bois feuillu, elle l'emplit de ses plaintes, et sans cesse revient voir à l'étable, le coeur percé du regret de son fils. Ni les tendres pousses des saules, ni les herbes vivifiées par la rosée, ni ces vastes fleuves coulant à pleins bords ne peuvent divertir son esprit, et détourner le soin qui l'occupe; et la vue des autres veaux dans les gras pâturages ne saurait la distraire et l'alléger de sa peine⁴.

4 Lucrèce, De la Nature des Choses, II, 355-365, (traduction A. Ernout):

At mater uiridis saltus orbata peragrans,
noscit humi pedibus uestigia pressa bisulcis,
omnia conuisens oculis loca, si queat usquam
conspicere amissum fetum, completque querellis
frondiferum nemus adsistens, et crebra reuisit
ad stabulum, desiderio perfixa iuueni.
Nec tenerae salices atque herbae rore uigentes,
fluminaque illa queunt summis labentia ripis
oblectare animum subitamque auertere curam;
nec uitulorum aliae species per pabula laeta
deriuare queunt animum curaque leuare.

Virgile semble partager de tels sentiments. Lors de l'Épizootie du Norique, par exemple, il nous peint avec horreur la victime qui, entre les sacrificateurs, meurt de la peste avant d'être frappée:

Souvent, au milieu d'un sacrifice aux dieux, la victime, qui se tenait debout près de l'autel, au moment où le bandeau de laine était attaché autour de sa tête par le ruban d'un blanc neigeux, s'abat-
tit moribonde au milieu des sacrificateurs devan-
cés⁵.

Toutefois, il faut le dire, les sacrifices sanglants ne paraissaient pas cruels aux Anciens. Techniquement, d'ailleurs, si la bête montrait de la réticence et si elle s'échappait, le sacrifice n'était pas valide et il fallait tout recommencer avec une autre bête, en sorte qu'on avait vraiment l'impression que la bête sacrifiée s'était offerte de son plein gré; cela explique aussi l'impression de calme et de majesté que nous ont léguée les reliefs qui nous décrivent des sacrifices⁶. De plus, il faut tenir compte que

5 Virgile, Géorg., III, 486-488:

Saepe in honore deum medio stans hostia ad aram,
lanea dum niuea circumdatur infula uitta,
inter cunctantis cecidit moribunda ministros.

Le texte et la traduction utilisés dans notre travail sont de E. de Saint-Denis, Virgile, Géorg., Paris, "Les Belles-Lettres", 1966.

6--Élien, (De la Nature des Animaux, X, 50) rapporte qu'au sanctuaire de la Vénus du mont Eryx les animaux se présentaient d'eux-mêmes au sacrifice, sans être conduits par personne.

les Anciens, dans leur alimentation quotidienne, ne mangeaient pas beaucoup de viande fraîche et que les sacrifices aux dieux, qui impliquaient la communion, étaient souvent accueillis avec l'enthousiasme de ceux qui se préparent à un festin! A cela s'ajoute surtout le désir, souvent très sincère, de plaire aux dieux et de faire preuve de piété: on se souvient du vieux Philémon et de sa vieille épouse, Baucis, courant après une oie, leur unique possession, pour l'offrir à Zeus (Ovide, Métamorphoses, VIII, 684 ss.). Il n'est donc pas rare de voir les poètes se montrer heureux d'offrir un "beau sacrifice" à une divinité favorite. Il y en a plusieurs exemples chez Horace. Virgile n'échappe pas à ces sentiments:

Dès à présent je me plais à conduire vers les sanctuaires les processions rituelles et à voir les jeunes boeufs immolés⁷.

7 Virgile, Géorg., III, 22-23:

Iam nunc sollempnis ducere pompas

ad delubra iuvat caesosque uidere iuencos.

Dans le même ordre d'idées, il dit:

O Mélibée, c'est à un dieu que nous devons cette tranquillité: car Il sera pour moi, toujours, un dieu; Son autel, une tendre victime, un agneau de nos bergeries, souvent l'ensanglantera. Grâce à Lui, mes génisses ont le droit de paître en liberté, comme tu vois, et moi-même celui de jouer mes airs préférés sur un roseau rustique⁸.

Ajoutons que la religion, à Rome, avait ses attentions pour les animaux. Le premier vers du troisième livre des Géorgiques, justement, rend hommage à la "Grande Palès", la divinité protectrice des troupeaux, à laquelle on offrait, lors des Parilia du 21 avril, un peu de lait mêlé avec un peu de vin, versé en libation à l'aide d'un plat pour fabriquer le fromage. La religion interdisait tout sacrifice sanglant cette journée-là⁹. De même, les paysans

⁸ Virgile, Bucoliques, I, 6-10, (traduction de E. de Saint-Denis):

O Meliboee, deus nobis haec otia fecit:
namque erit ille mihi semper deus; illius aram
saepe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boues, ut cernis, et ipsum
ludere quae uellem calamo permisit agresti.

⁹ Avant d'aborder les soins dûs aux brebis, Virgile reprend son invocation à Palès: nunc ueneranda Pales magno nunc ore sonandum (Géorg., III, 294).

offraient un festin sacré pour les boeufs (daps pro bubus) avant d'atteler les boeufs à la charrue pour semer; les boeufs, cette journée-là, étaient au repos; et si les offrandes, à l'intention de Jupiter Dapalis, consistaient en vin et en viande rôtie (assaria pecuina, Caton, Economie rurale, 132, 2), offrandes habituelles à Jupiter, il ne me semble pas qu'il y ait eu proprement sacrifice d'une bête. Lors d'une autre occasion, le paysan se rendait dans la forêt pour y prier Mars et Silvanus en faveur de ses boeufs (votum pro bubus ut valeant, Caton, Economie rurale, 83, 1); il y offrait du vin, et, dans un chaudron, une sorte de pâtée composée de froment, de lard et de viande maigre; mais ici non plus, il ne paraît pas y avoir eu de sacrifice proprement dit. La religion romaine prenait même soin des ânes que les Vestales choyaient et couronnaient de gâteaux et de fleurs, le 9 juin, lors des Vestalia, en reconnaissance des services rendus par ces animaux dans les meuneries et les boulangeries.

Plus que les autres animaux, peut-être, le boeuf de labour jouissait d'une grande estime. On connaissait bien, Rome, à l'époque de Virgile, ces antiques lois grecques qui interdisaient sous peine de mort le meurtre d'un boeuf de labour, le minister Cereris:

Le boeuf, nous dit Varron, est le ministre de Cérès, et l'associé de l'homme dans les travaux rustiques. Les Anciens le regardaient comme inviolable, et ils punissaient de mort quiconque tuait un de ces animaux: témoin les lois de l'Attique et du Péloponèse¹⁰.

Le sacrifice d'un vieux boeuf, devenu incapable de labourer, parut donc une impiété révoltante à bien des gens. Juvénal y fera allusion, en décrivant la mort de Priam:

Tel un vieux taureau présente son cou maigre
et languissant au couteau de son maître ingrat
qui l'a rejeté de la charrue¹¹.

10 Varron, De l'Agriculture, II, 5, (collection M. Nisard):

Hic socius Hominum in rustico opere, et Cereris minister. Ab hoc antiqui manus ita abstinere voluerunt, ut capite sanxerint, si quis occidisset. Qua in re testis Attice, testis Peloponnesos. Le même renseignement nous est rapporté par Columelle, De l'agriculture, VI, préface: Quod item Atticis Athenis Cereris et Triptolemi fertur minister... quod deinde laboriosissimus adhuc hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capital esset bovem necuisse, quam civem. La ressemblance avec le texte de Varron, et par contre, certaines nouveautés comme la mention de Triptolème, montrent que Columelle ne paraphrase pas Varron, mais un modèle qui leur est commun.

11 Juvénal, Satires, X. 268-270, (traduction de P. de Labriolle, F. Villeneuve): Ut uetulus bos, qui domini cultris tenue et miserabile collum praebet ab ingrato iam fastiditus aratro.

On comprend donc la tristesse du laboureur virgilien (lit tristis arator!, Géorg., III, 517) qui vit son boeuf, frappé par la peste, mourir au milieu du sillon. On comprend aussi, dans un autre contexte, ce conseil qu'il nous donne au sujet d'un vieux cheval: (abde domo, nec turpi ignosce senectae!, Géorg., III, 96). Cette pitié pour la vieillesse d'un animal qui a rendu service, qui a été le compagnon de l'homme, qui a participé au saint travail de la terre, témoigne donc de l'humanité de Virgile, et d'autres poètes, comme Juvénal¹². Cette attitude offre un contraste frappant avec la dureté implacable d'un Caton, uniquement soucieux de ses profits:

Le paterfamilias mettra en vente les boeufs au retour d'âge, les veaux et les agneaux sevrés, la laine, les peaux, les attirails hors de service, la ferraille, les esclaves vieux ou malades, enfin tout ce dont il n'a pas besoin. Le maître de maison sera marchand plutôt qu'acheteur¹³.

12 Aristote, De l'Histoire des Animaux, 577 B 30 et Elie, De la Nature des Animaux, VI, 49, racontent l'histoire d'une vieille mule que son maître avait affranchie de tout travail, mais qui de son plein gré accompagnait les autres mules travaillant à la construction du Parthénon; en guise de reconnaissance. Les Athéniens la nourrirent aux frais de l'Etat jusqu'à sa mort.

13 ^{Caton,} Economie rurale, II, (collection M. Nisard):
vendat boves vetulos, armenta dellicula, oves delliculos, lanam, pelles, plostrum vetus, ferramenta vetera, servum senem, servum morbosum, et si quid aliud supersit, vendat. Patrem familias vendacem, non emacem, esse oportet.

Pour conclure, on voit que la religion romaine n'était pas vraiment cruelle pour les animaux : elle les sacrifiait en grand nombre peut-être, mais dans un esprit de piété, et ceux qui consommaient les viandes de sacrifices n'étaient pas plus cruels que nous, quand nous mangeons de la viande. De plus, la religion s'inquiétait de la santé des animaux. Elle allait jusqu'à sanctifier leur travail et les esprits sensibles, comme Virgile, prolongeant cette intention, voulaient accorder aux bêtes méritantes la récompense d'une vieillesse heureuse.

Si la religion romaine peut échapper à l'accusation de cruauté, il en va différemment des spectacles du Cirque. En fait, les jeux du Cirque avaient une origine religieuse : dans les temps les plus reculés, les "chasses" (venationes) données au Grand Cirque avaient, tout comme les courses de chars, une valeur rituelle qui consistait à assurer la fécondité des champs et aussi à satisfaire les dieux chtoniens¹⁴. A cette lointaine époque, le nombre des chasses, comme celui des courses, devait être limité aux besoins religieux. Mais avec le temps, l'amour des spectacles

14 J. Aymard, Essai sur les chasses romaines, de Boccard, 1951; A. Piganiol, Recherches sur les jeux romains, Strasbourg, 1923.

envahit le coeur des Romains et les jeux du Cirque, pratiquement, devinrent profanes.

On ne peut fixer avec certitude la date exacte où des animaux exotiques prirent part aux Jeux Romains. Toutefois cette habitude doit coïncider avec le début du deuxième siècle avant J.-C. . En 169, les édiles curules exposèrent devant les yeux des spectateurs une centaine de bêtes. En 93, Sylla, pour célébrer sa préture, présenta au public une chasse au cours de laquelle il put mettre en scène 100 lions grâce à la bienveillance de son ami, le roi Bocchus de Maurétanie. De même en 61, L. Domitius Ahenobarbus, à l'occasion de son édilité curule, offrit au peuple romain une "venatio" à laquelle prirent part 100 ours. En 58, M. Scaurus en sa qualité d'édile donna des jeux qui exposèrent aux yeux du public 150 léopards ou autres félins tachetés du même genre. Cependant l'événement sans précédent de la République en fait de "venatio" s'est produit à l'automne de l'an 55 lors des jeux offerts par Pompée pour célébrer l'ouverture de son théâtre et la dédicace de son temple à Vénus Victrix. L'influence exercée par Pompée sur plusieurs territoires étrangers est attestée par la provenance diverse des animaux exhibés. Les spectateurs purent voir 20 éléphants, 600 lions, selon Pline, ou

encore 500, selon Dion, 410 léopards ou autres félins de grande taille et quelques autres animaux d'un type nouveau comme un lynx, un rhinocéros et des singes. Quant à son illustre adversaire, César, il offrit aussi des jeux, en 46, lors de son quadruple triomphe. Toutefois le nombre des animaux fut moindre. Le peuple put se divertir à la vue de 400 lions, de 20 éléphants et de quelques animaux rares, comme la girafe. Il y eut même un combat de taureaux à la manière thessalienne.

Un événement marquant lors des jeux offerts par Pompée se produisit au cours du spectacle mettant en scène dans le Cirque les éléphants et les Gétules qui avaient pour mission de les tuer. Le spectacle provoqua le dégoût chez les spectateurs:

But above all they excited pity by their agonized trumpeting, so that the spectators rose and cursed Pompey for his cruelty¹⁵.

César allait tirer leçon de ce qui venait d'arriver à Pompée. Aussi en 46, il tentera de se faire voir du peuple romain sous un aspect plus humanitaire. Il insistera

15 George Jennison, Animals for show and pleasure in Ancient Rome, Manchester, Manchester Univ. Press, 1937, XIV, p. 52. C'est de cet ouvrage que nous avons tiré les renseignements précédents sur les animaux présentés dans le Cirque vers la fin de la République.

plutôt sur la dextérité des hommes et des bêtes. C'est pourquoi, les Romains purent assister à une exhibition tout à fait nouvelle: une espèce de rodéo moderne. Au lieu d'essayer de tuer les taureaux, les cavaliers thessaliens tentaient de les maîtriser en séjournant le plus longtemps possible sur leurs dos pour pouvoir ensuite les clouer au sol en les retenant par les cornes.

Virgile, le Mantouan, dut éprouver de l'admiration pour la clémence manifestée par Jules César à cette occasion. Lors des jeux funèbres donnés par Enée à l'anniversaire de la mort de son père Anchise, il y eut très peu de participation animale, si ce n'est la colombe pour le tir à l'arc et les chevaux pour le carrousel.

Toutefois n'est-il pas surprenant de trouver dans ce même livre cinquième de l'Enéide, à la suite du combat de ce taureau entre Darès et Entelle, la mise à mort par ce dernier du taureau, prix de sa victoire?

A ces mots, il s'est planté debout devant le mufle de la bête, devant le prix de sa victoire qui était là; le poing droit ramené en arrière, de toute sa hauteur, il lui asséna un coup de ceste entre les cornes et de son crâne brisé fit jaillir la cervelle. Le boeuf s'abat et tombe palpitant sur le sol¹⁶.

Si cet incident se terminait là, on serait porté à penser que Virgile n'était pas si bon envers les animaux que nous essaierons de le démontrer.

Plusieurs raisons corrigent cette impression. D'abord Entelle n'a pas fait souffrir longuement la bête en l'abattant: la mort fut presque instantanée. Ensuite Entelle désirait montrer qu'il n'avait pas combattu par appât du gain ("nec dona moror", Enéide, V, 400), et surtout, qu'il aurait su tuer son imprudent adversaire si Enée n'avait pas fait cesser le combat ("et qua seruetis reuocatum a morte Dareta", id., 476); une mort animale est moins cruelle qu'une mort humaine. Enfin, Entelle conçoit son propre geste comme

16 Virgile, Enéide, V, 477-481, (traduction de André Bellessort):

Dixit, et aduersi contra stetit ora iuenci
qui donum astabat pugnae, durosque reducta
librauit dextra media inter cornua caestus
arduus, effractoque inlisis in ossa cerebro:
sternitur exanimisque tremens procumbit humi bos.

un sacrifice religieux en l'honneur du héros Eryx (hanc tibi, Eryx, meliorem animam pro morte Daretis/ persoluo!, Virgile, Enéide, V, 483-484), et nous avons vu que Virgile ne répugne pas, en matière de religion, à l'offrande de victimes animales.

Si Virgile nous apparaît hostile aux tueries du Cirque, heureusement qu'il n'a pas vécu à une époque plus récente! Lors de l'inauguration du Colisée, on tua 9,000 bêtes en cent jours de jeux et 11,000 furent tuées lorsqu'on célébra le triomphe de Trajan sur les Daces.

Dans leurs rapports quotidiens avec les animaux, les Grecs ne ~~manifestaient~~ pas toujours *une attitude humanitaire*. Nous voyons l'un d'eux se moquer en ces termes des Egyptiens, réputés pour leur respect des animaux:

I couldn't have myself allied with you,
 Our ways and customs differing as they do.
 I sacrifice to Gods, to bulls you kneel,
 Your greatest god's our greatest treat, the eel;
 You don't eat pork; it's quite my favorite meat;
 You worship your dog, mine I always beat
 When he's caught stealing; priests stay whole with us,
 With you they're folded ennuks; if poor puss
 Appears in pain you weep, I kill and skin her;
 To me the mouse is nought, you see 'power' in her¹⁷.

17 J.M. Edmonds, The Fragments of Attic Comedy, Leiden, Brill, vol. II, 1959, p. 61, Anaxandrides, FRG. 39 K.

Si le maître du logis était sur place pour protéger ses animaux préférés, ceux-ci n'avaient aucune raison de craindre. Mais en son absence, ils étaient souvent maltraités, comme en l'absence d'Ulysse, son chien Argos:

Négligé maintenant, en l'absence du maître, il gisait, étendu au devant du portail, sur le tas de fumier des mulets et des boeufs où les servants d'Ulysse venaient prendre de quoi fumer le grand domaine; c'est là qu'Argos était couché, couvert de poux¹⁸.

Doit-on s'attendre à plus d'humanité de la part des Romains? En partie, il semble bien que non, du moins si l'on s'en rapporte à Apulée. Que de tourments, de tortures n'a-t-on pas fait subir à Lucius! Ce Lucius, métamorphosé en âne, a pu rapporter un témoignage très poignant des traitements infligés à ses congénères. La description qu'il fait de ces pauvres hères, qui sont contraints de faire tourner chaque jour la roue du moulin à moudre la farine, parle d'elle-même:

18 Homère, Odyssée, XVII, 296-300, (traduction de Victor Bérard).

Un souffle haletant agitait leur encolure rongée d'ulcères purulents; leurs naseaux flasques s'évasaient sous les secousses d'une toux continue; leur poitrail était mis à vif par le frottement incessant de la corde, leurs flancs écorchés jusqu'à l'os par des corrections répétées; la corne de leurs sabots, dans leur manège interminable, avait pris en s'écrasant une largeur demesurée, et tout leur cuir était raboteux de crasse, de pelade et de maigreur¹⁹.

On peut difficilement trouver tableau plus sombre de la condition animale. L'animal est un esclave de plus sous la main de l'homme. Et ces esclaves humains, que l'homme libre brutalise, se vengent et brutalisent à leur tour l'esclave animal.

Virgile affublera de la caractéristique d'hommes sauvages (gens effrena uirum Géorg., III, 383), ceux qui, joyeux, massacrent les animaux. Ils ne s'arrêtent pas un instant à réfléchir sur le sort malheureux de ces bêtes. Ils n'écoutent nullement leur cri de désespoir:

19 Apulée, L'Ane D'Or, IX, 13, 2, (traduction de Paul Vallette):

Ceruices cariosa uulnerum putredine follicantes, mares languidas adsiduo pulsu tussedinis hiulci, pectora copulae spartee tritura continua exulcerati, costas perpetua castigatione ossium tenuis renudati, ungulas multiuia circumcursione in enorme uestigium porrecti totumque corium ueterano atque scabiosa macie exasperati.

Mais, tandis que les cerfs s'efforcent en vain de pousser avec leur poitrail la montagne de<neige> qui leur fait obstacle, on s'approche, on les égorge avec le fer; tandis qu'ils brament sourdement, on les abat, et on les emporte avec de grands cris de joie²⁰.

Ce qui nous frappe surtout ici, et ceci est tout à fait voulu par Virgile, c'est le contraste qui existe entre l'insouciance révoltante de l'homme qui ne songe qu'à lui et à ses besoins, et ignore le désarroi de cet être qui souffre de se sentir irrémédiablement perdu.

Jusqu'ici nous avons vu que l'homme ancien en général s'est montré peu sentimental dans ses rapports avec les animaux. Toutefois dans l'intimité du foyer ou dans d'autres lieux familiers, on rencontre toujours des gens qui ont une affection particulière pour certains animaux qui sont leurs compagnons de tous les jours. Chez les Grecs, on peut noter l'affection particulière qu'Ulysse avait pour son jeune chien Argos qui, à son départ pour Troie, n'était pas encore tout à fait dompté. Aussi quel malheur pour lui à son retour de prendre connaissance de sa déchéance:

20 Virgile, *Géorg.*, III, 373-375:

Sed frustra oppositum trudentis pectore montem
comminus obtruncant ferro grauitaque rudentis
caedunt et magno laeti clamore reportant.

Il reconnut Ulysse en l'homme qui venait et, remuant la queue, coucha les deux oreilles: la force lui manqua pour s'approcher du maître. Ulysse l'avait vu: il détourna la tête, essuya une larme²¹.

Déjà Argos n'était plus, mais il pouvait mourir tranquille, car il savait qu'Ulysse le vengerait.

Alexandre le Grand fut l'un des premiers grands généraux de l'histoire à porter une affection tout à fait singulière à son cheval, Bucéphale. Aussi quand ce fidèle compagnon de multiples combats disparut, le grand Roi tint à signaler à la postérité les liens très étroits qui les unissaient tous les deux:

Après sa mort le roi lui fit des funérailles, et bâtit autour de son tombeau une ville à laquelle il donna son nom²².

A l'époque hellénistique, certains Grecs ont continué à manifester leur attachement envers plusieurs animaux. Ils gravèrent souvent le souvenir de leurs animaux favoris dans le marbre. **Diverses** épitaphes rapportées dans l'Anthologie grecque en font foi. Qu'il nous suffise d'en citer

21 Homère, Odyssée, XVII, 301-304.

22 Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, VIII, 64, 2, (traduction de A. Ernout):

Propter quae rex defuncto ei duxit exsequias; urbemque tumulo circumdedit nomine ejus.

une qui nous semble assez représentative:

La douce Phanion élevait tendrement un lièvre dans son sein, en le nourrissant des fleurs du printemps. Et près de son lit elle a enseveli mon corps, afin que, dans ses rêves, toujours elle puisse voir, tout près de sa couche, mon tombeau²³.

Chez les Romains, plusieurs empereurs à l'instar d'Alexandre le Grand ont témoigné une affection très intense à l'égard de leur cheval: Jules César montait un cheval remarquable. On dit même que ce cheval ne possédait point de sabots, mais plutôt des pieds humains. Pour manifester son affection envers cette bête, il lui érigea une statue devant le temple de Vénus Génitrix. Son neveu, l'empereur Auguste tiendra, lui, à l'instar d'Alexandre, à élever un tombeau à son cheval: ("Fecit et diuus Augustus equo tumulum", Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, VIII, 64). Quant à César Caligula, il aima à la folie un cheval nommé Incitatus:

23 Anthologie Palatine, VII, 207, (traduction de Pierre Waltz).

Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpres, des colliers de perle: il lui donna une maison complète, des esclaves, des meubles, enfin tout ce qu'il fallait pour que ceux qu'on invitait, en son nom, à venir manger chez lui, fussent traités magnifiquement. On dit même qu'il lui destinait le consulat²⁴.

La littérature latine nous garde aussi le souvenir de "petits chéris" que certains auteurs célèbres ont immortalisés. Il nous suffit de penser au moineau de Lesbie. D'aucuns objecteront qu'il s'agit d'une création poétique. Certes il y a eu exagération littéraire, mais il reste tout de même que l'existence de l'oiseau est réelle, que l'amie de Catulle le chérissait et qu'elle a pleuré sa mort. La Corinne d'Ovide a tenu à souligner son attachement à l'égard de son perroquet en lui faisant édifier après sa mort un monument. Chez Martial, Publius chérit sa petite chienne Issa. Chez lui on ne parle plus de tombeau, d'építaphe: il a trouvé mieux pour perpétuer la mémoire de la petite bête:

24 Suétone, Caligula, LV, (traduction de Henri Ailloud):

Praeter equile marmoreum, et praesepe eburneum, praeterque purpurea tegumenta, ac monilia e gemmis, domum etiam, et familiam, et supellectilem dedit, quo lautius nomine ejus inuitati acciperentur: consulatum quoque traditur destinasse.

Pour que son heure dernière ne la lui enlève pas tout à fait, Publius en reproduit l'image sur un tableau où tu verras une Issa si ressemblante que même Issa ne se ressemble pas autant à elle-même²⁵.

Chez Virgile, c'est une véritable communion qui existe entre l'homme et certains animaux. Turnus avant de partir pour combattre Enée, pendant qu'il s'affaire à ses préparatifs, est tout heureux de s'apercevoir que ses chevaux nourrissent les mêmes sentiments d'impatience: "Il demande ses chevaux et se réjouit de voir frémir sous ses yeux ces bêtes."²⁶ Dans les Géorgiques on note à peu de chose près cette même intimité. Dans une course de char, cavaliers et chevaux sont mus par les mêmes sentiments: "Ni trêve ni répit: tant ils aiment la gloire, tant ils ont la victoire à coeur."²⁷ Ici, on peut réellement dire qu'il s'agit d'amis qui poursuivent le même but. Ce n'est plus seulement la joie de se trouver ensemble, mais également celle d'entreprendre une action commune.

25 Martial, Epigrammes, I, 109, 17-20, (traduction de H. J. Izaac):

Hanc ne lux rapiat suprema totam,
picta Publius exprimit tabella,
in qua tam similem uidebis Issam,
ut sit tam similis sibi nec ipsa.

26 Virgile, Enéide, XII, 82:

Poscit equos gaudetque tuens ante ora frementis.

27 Virgile, Géorg., III, 112:

Tantus amor laudum, tantae est uictoria curae.

Il nous reste à nous pencher sur une catégorie d'animaux très importante. Les services qu'ils rendent à l'homme sont innombrables. Je veux parler des animaux de la ferme. Parmi ceux-ci, on rencontre les animaux de trait. Le Grec Xénophon en s'appuyant sur sa longue expérience dans la cavalerie nous donne de très précieux conseils quant au traitement et au domptage des chevaux. On voit qu'il a aimé immensément ces bêtes. Le premier précepte qu'il nous donne est d'écarter toute colère dans nos rapports avec les chevaux²⁸. On arrive beaucoup plus facilement à les dresser, si l'on emploie la douceur:

If a man wants to make a useful war-horse look more stately and showy when ridden, he must avoid pulling his mouth with the bit, and using the spur and whip, means by which most people imagine that they show off a horse. In point of fact the results they produce are the very opposite of what they intend.....

For what a horse does under constraint, as Simon says, he does without understanding, and with no more grace than a dancer would show if he was whipped and goaded²⁹.

28 Xénophon, De l'Equitation, VI, 13.

29 Idem, *ibid.*, X, 1 et XI, 6, traduction E.C. Marchant (Loeb Classical Library).

Aristote, au chapitre des soins à donner aux boeufs mentionne la façon de les engraisser, de faire attention aussi à la fragilité de leurs sabots. Chose certaine, il n'aime pas les voir souffrir inutilement :

Les troupeaux souffrent davantage à se déplacer par temps de gelée que sous la neige³⁰.

Ainsi, si on peut leur éviter des souffrances, il faut s'empresser de le faire.

Passant aux ânes, Aristote insiste beaucoup sur la nécessité de leur fournir de l'eau. En effet, s'ils ont de l'eau, ils prennent plaisir à leur nourriture et ils engraisseront facilement. De même il faut leur procurer du fourrage vert si l'on désire que leur pelage soit lisse.

Chez les Romains pour qui l'agriculture fut pendant si longtemps la principale *ressource*, on s'attend à rencontrer plusieurs préceptes relatifs au traitement des animaux de ferme. Le boeuf fut certes l'animal privilégié de ce peuple. Aussi plusieurs écrivains ont tenu à parler des soins particuliers qu'il exige. Columelle insiste beaucoup sur la douceur avec laquelle il convient de traiter cet animal :

³⁰ Aristote, Histoire des Animaux, VIII, 7, (traduction de Pierre Louis).

Le laboureur gouvernera les boeufs plutôt par la voix que par des coups, qui ne doivent être que sa dernière ressource, et lorsque les boeufs refusent opiniâtement d'obéir³¹.

Varron, traitant des soins à prodiguer aux chevaux et plus précisément aux poulains, nous donne par exemple le conseil suivant:

Évitez que les poulains stationnent dans l'étable, dont le fumier brûle leurs sabots délicats³².

Signalons aussi cette attention délicate recommandée par Columelle. Durant les jours qui suivent la naissance d'un poulain, il faut éviter avec grand soin de laisser la mère trop longtemps privée de la vue de son petit; sinon, elle tomberait malade. L'attachement de la cavale pour ses petits est une de ses caractéristiques dominantes.

L'âne est un animal très nécessaire dans les campagnes. Il supporte bien le travail et se passe de soins. Par ailleurs, dès son jeune âge, selon Columelle, il faut l'exercer et le préparer graduellement à la rigueur de sa future existence:

31 Columelle, De l'Agriculture, II, 2, (collection de M. Nisard):

Voce potius quam verberibus terreat, ultimaque sint opus recusantibus remedia plagae.

32 Varron, De l'Agriculture, II, 7: Ne ungulas comburat stercus cavendum tenellas.

On le mène paître sur des montagnes ou dans des lieux sauvages, afin que la corne de ses pieds se durcisse, et qu'elle soit propre à fournir par la suite de grandes routes³³.

Virgile aussi s'est montré un adepte de l'emploi de la douceur dans le traitement des animaux. Au sujet du dressage du jeune ~~bou~~villon, il nous conseille ceci:

Attache-lui au cou des cercles d'osier mince qui ne le serrent pas; ensuite, quand son cou, de libre qu'il était, se sera accoutumé à la servitude, passe à ce ~~bou~~villon un véritable collier³⁴.

Il préconisera la même méthode de dressage par étapes progressives dans ~~la~~ domestication du jeune cheval. Toutefois, notre poète va encore plus loin dans son intelligence du tempérament animal: en ceci il innove. Ainsi, considérant la vieillesse d'un étalon, il conseille, en le gardant à l'écurie, de lui éviter les travaux trop difficiles, de lui éviter aussi la disgrâce des travaux de Vénus:

33 Columelle, De l'Agriculture, VI, 37: Et amota montibus aut feris locis pascitur, ut ungulas duret, sitque postmodum longis itineribus habilis.

34 Virgile, Géorg., III, 165-168:

Ac primum laxos tenui de uimine circlos
ceruici subnecte: dehinc, ubi libera colla
seruitio adsuerint, ipsis e torquibus aptos
iunge pares.

Cet étalon lui aussi, quand, alourdi par la maladie ou déjà engourdi par l'âge, il faiblit, tiens-le à l'écurie et fais grâce à sa vieillesse qui n'a rien d'ignominieux. Trop vieux, il est de glace pour les travaux de Vénus et prolonge sans succès un effort ingrat, si parfois il en vient à l'assaut, tel un feu de paille flamboyant haut, mais sans force, il se déchaîne en vain³⁵.

Autant de délicatesse, nous n'en avons pas rencontré chez aucun de ses prédécesseurs, de ses contemporains ou de ses successeurs.

Aristote, s'intéressant au petit bétail, trace quelques traits psychologiques de la brebis et de la chèvre. La brebis lui apparaît comme le quadrupède le plus *stupide*. Aussi de ce fait le berger doit faire preuve à son égard d'une beaucoup plus grande attention:

35 Virgile, *Géorg.*, III, 95-98:

Hunc quoque, ubi aut morbo grauis aut iam segnior an-
nis.

deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectae.

Frigidus in Venerem senior frustraue laborem
ingratum trahit et, si quando ad proelia uentum est,
ut quondam in stipulis magnus sine uiribus ignis
incassum furit.

Les moutons vont dans les coins désertiques où il n'y a rien; il leur arrive souvent de sortir dehors quand il fait mauvais temps et, lorsqu'ils sont surpris par la neige, si le berger ne les pousse pas, ils ne veulent pas s'en aller: et quand on les laisse en arrière, ils périssent sur place³⁶.

Les bergers doivent leur apprendre à courir pour se rapprocher au moindre bruit. De fait le tonnerre est ennemi des femelles pleines: surprises alors, elles avortent. Quant aux chèvres, elles ne sont guère plus intelligentes que les moutons. Si l'on tire la barbe à l'une, les autres s'arrêtent et la regarde hébêtées. Dans les deux cas le berger doit se montrer très prévoyant pour ces bêtes qui le sont très peu.

Chez les Romains, on s'est soucié également du petit bétail. Varron nous apparaît même sensible, quand il parle des soins à prodiguer aux agneaux. Le berger doit surveiller leurs folles gambades:

36 Aristote, Histoire des Animaux, IX, 3.

Au bout de dix jours environ, on les attache, avec des écorces d'arbres ou quelques autres liens légers, à des pieux plantés à quelque distance les uns des autres, de crainte qu'en courant çà et là tout le jour, ils ne fassent injure à leurs faibles membres³⁷.

Egalement pour leur éviter, ainsi qu'à leurs parents, tout danger de contracter une maladie qui leur est particulièrement néfaste, la gale, on verra à ce que leur étable soit très propre.

Columelle, lui, conseille au maître d'un troupeau de chèvre de se montrer vif, dur, leste, très laborieux, alerte, hardi. Il doit pouvoir marcher devant ses chèvres pour pouvoir les freiner dans leur élan.

Même si Virgile avoue lui-même (Géorg., III, 288-292) qu'il éprouve beaucoup plus d'attachement pour le gros bétail que pour le petit bétail, il ne s'est pas moins penché avec affection sur le sort de ce dernier. Il faut, selon lui, donner aux brebis des bergeries confortables:

37 Varron, De l'Agriculture, II, 2: Circiter decem dies cum praeterierunt, palos offigunt, et ad eos alligant libro, aut qua alia re levi distantes, ne toto die cursantes inter se teneri delibent aliquid membrorum.

Etendre sur le sol rude une abondante couche de paille et des brassées de fougères, pour préserver le bétail délicat de la froidure et du gel, de la gale et de la goutte déformante³⁸.

La brebis est un animal dépourvu de défense naturelle. Il faut sans cesse la protéger contre les éléments extérieurs. Les chèvres requièrent moins les soins attentifs de l'homme. Virgile les a quand même aimées beaucoup. Dans la première Bucolique, on voit Mélibée dépossédé de ses terres qui pousse ses chèvres devant lui et qui s'apitoie sur le sort de l'une d'entre elles qui vient de mettre bas:

Ici, dans une touffe de coudriers, elle vient de mettre bas deux bessons, espoir du troupeau, hélas! laissés sur le roc nu³⁹.

On est certes loin du fourrage abondant, de brindilles flexibles qui doivent attendre les chèvres dans une étable à l'abri des vents, comme nous le conseille Virgile dans les Géorgiques.

38 Virgile, Géorg., III, 297-299:

Et multa duram stipula felicumque maniplis
sternere subter humum, glacies ne frigida laedat
molle pecus scabieaque ferat turpisque podagras.

39 Virgile, Bucoliques, I, 14-15:

Hic inter densas corylos modo namque gemellos,
spem gregis, a! silice in nuda conixa reliquit.

Aussi quand les animaux sont malades faut-il tenter par tous les moyens disponibles de les guérir ou du moins de soulager leur douleur. La gamme des soins médicaux prescrits par les divers connaisseurs est très variée. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en citer quelques-uns. Chez les Grecs, Aristote donne un conseil pour guérir les coliques du cheval:

Si l'animal est resté à jeun pendant les jours qui ont précédé l'accès de fureur, on le soulage en lui faisant une incision et une saignée⁴⁰.

Chez les Romains, Varron nous donne quelques conseils relatifs à la guérison de la fièvre chez les animaux. Les symptômes de cette maladie seraient la bouche béante, la respiration entrecoupée et le corps brûlant. Le traitement proposé pour guérir cette maladie est le suivant:

On baigne l'animal, on le frotte avec de l'huile et du vin tiède; on le met à la diète, on le couvre bien pour que le froid ne puisse l'atteindre, et on ne lui donne à boire que de l'eau qu'on a fait tiédir⁴¹.

40 Aristote, Histoire des Animaux, VII, 24.

41 Varron, De l'Agriculture, II, 1: Perfunditur aqua, et perunguntur oleo et vino tepefacto, et item cibo sustinetur, et injicitur aliquid ne frigus caedat, sitienti aqua tepida datur.

Et si ces soins ne donnent pas les résultats attendus, on aura recours encore une fois à une saignée. La saignée et l'emploi de la poix chaude comme remèdes s'avèrent des solutions passe-partout.

Quant à Virgile, il s'est limité presque exclusivement aux soins médicaux à donner aux brebis et plus spécialement dans les cas de gale. On sait ce que représente cette grave maladie pour la frêle brebis. La gale est consécutive à une froide averse ou au rude hiver qui aurait pénétré intensément le bétail. De même la sueur après la tonte peut l'occasionner. Aussi vu le sérieux de cette maladie, doit-on recourir aux grands moyens :

Cependant il n'y a pas de traitement plus efficace que de débrider avec le fer les lèvres de l'ulcère⁴².

Virgile avec un petit accent lucrétien suggérera même que les dieux ne s'y entendent pas du tout dans la guérison de cette maladie; aussi il vaut mieux s'en remettre uniquement à la médecine :

42 Virgile, Géorg., III, 452-454:

Non tamen ulla magis praesens fortuna laborum est
quam si quis ferro potuit rescindere summum
ulceris os.

A demeurer latent, le mal se développe et vit, tant que, sans bouger, il demande aux dieux que tout aille mieux⁴³.

Ce qui distingue Virgile des gens de métier, des techniciens, c'est l'amour qu'il porte aux animaux et non l'espoir des profits qu'il pourrait en tirer. Quel attendrissement ne manifeste-t-il pas en parlant des soins que l'on doit prodiguer aux vaches pleines!

Que personne ne permette qu'attelées au joug elles tirent de lourds chariots, ni qu'elles franchissent un chemin en sautant, ni qu'elles fuient au galop à travers les prés, ni qu'elles se jettent à la nage dans les rivières rapides⁴⁴.

Virgile se montre tout attentif à suivre l'évolution de cette gestation. Il réussit encore à humaniser un animal. Il réussit à oublier le plan pécuniaire pour ne considérer que le sort d'un être souffrant ou sujet à souffrir comme lui.

43 Virgile, Géorg., III, 454 et 456:

Alitur uitium uiuitque tegendo
aut meliora deos sedet omnia poscens.

44 Idem, ibid., III, 140-142:

Non illas grauibus quisquam iuga ducere plaustri,
non saltu superare uiam sit passus et acri
carpere prata fuga fluuiosque innare rapacis.

Si nous faisons le point de nos recherches poursuivies jusqu'ici, nous pouvons tirer les grandes lignes suivantes. La religion ancienne n'était pas, dans son intention, cruelle envers les animaux. Les techniciens, de Xénophon à Columelle, sont tous partisans de la douceur dans le traitement des animaux, avec cette nuance toutefois que ce sont les profits escomptés qui motivent cette attitude. Des particuliers ont eu parfois des sentiments d'affection désintéressés envers un animal: comme Ulysse pour son chien Argos, comme Alexandre pour son cheval, comme le Publius de Martial pour sa petite chienne. En contre-partie, l'Antiquité nous livre plusieurs exemples de cruauté. Le Grec du commun était rude envers ses bêtes familières et le Romain, avide de voir, au Cirque, la bête vaincue par l'homme. Certains fermiers, comme Caton, mettaient la rentabilité bien au-dessus des sentiments humanitaires. Les Anciens ont donc été parfois humains, parfois cruels envers les animaux. Mais assez rares sont ceux qui ont aimé les animaux comme tels, parce que ce sont des êtres qui ont des sentiments que l'homme peut comprendre. Virgile est l'un de ceux-là. Il s'agit même plus chez lui que de l'affection pour une bête préférée: ce sont tous les animaux qu'il aime, c'est pour leur pauvre condition à tous qu'il a de la compassion. En le comparant à ces prédécesseurs, on peut dire avec E. de Saint-Denis:

Plus artiste que Varron, plus tendre que
Lucrèce, Virgile est le plus grand "animalier"
de la littérature latine⁴⁵.

45 E. de Saint-Denis, éditeur, Virgile, Géorg.,
Paris, Les Belles-Lettres, 1960, p. XXXII.

CHAPITRE II

VOCABULAIRE ET IMAGES DE LA SOUFFRANCE ANIMALE

Cette compassion de Virgile à l'égard des animaux, par quels mots s'exprime-t-elle, par quelles images se traduit-elle? C'est ce que nous allons étudier maintenant.

On peut exprimer ses sentiments par un vocabulaire choisi ad hoc, mais aussi par certaines expressions, par certains membres de phrase, voire par des phrases complètes, et même par des effets de métrique ou par l'arrangement des mots dans la phrase. Examinons chacun de ces aspects.

Certains mots expriment la souffrance des animaux, d'autres la compassion de l'homme pour les animaux ou de l'animal pour l'animal, ou encore les deux réalités à la fois.

Comme premier exemple, prenons l'adjectif infelix. Selon Ernout et Meillet, dans leur Dictionnaire étymologique, (Paris, Klincksieck, 1932, p. 328), le mot felix aurait eu comme premier sens: "qui produit des fruits, fécond, fertile". Toutefois, comme il faisait double emploi avec l'adjectif fecundus, on lui aurait plutôt conservé le sens de "favorisé des dieux, heureux", le mot infelix exprimant alors l'abandon des dieux et le malheur. Virgile dans les Bucoliques, nous montre un malheureux troupeau de brebis

que leur maître a délaissés et que leur nouveau gardien, un étranger cupide, trait deux fois par heure, asséchant les mères et privant les agneaux de lait: "Infelix o semper, oues, pecus!" (Bucoliques, III, 3). L'addition de semper dans ce vers intensifie la valeur de l'adjectif infelix. L'adverbe signifie "pour toujours", "une fois pour toutes". Virgile n'entrevoit pas de fin au malheur de ces bêtes. Les cinq spondées qui débutent le vers accentuent la gravité des circonstances. Dans les Géorgiques le coursier atteint de la peste est malheureux: il oublie tous ses succès antérieurs dans l'hippodrome, il ne désire même plus prolonger son existence en prenant de la nourriture:

Labitur infelix//studiorum atque immemor herbae
victor equus." (Géorg., III, 498-499).

Soulignons la position prépondérante de labitur "il s'écroule", le rejet nostalgique de victor et le sujet (equus) reporté à la fin de la proposition. Infelix, devant la césure, est comme suspendu. Remarquons l'harmonie imitative de la douleur: ur - studior - memor - victor - equus; les sons i sont adoucis par de fréquentes labiales: labitur - infelix - studior - immemor - victor.

Arrêtons-nous sur un autre adjectif, soit miser. D'après le Thesaurus Linguae Latinae, ce mot est étroitement

lié à l'idée d'affliction: "Spectat magis ad afflictionem ferre i.q. mali fati, afflictus, sollicitus sim (maxime per miserationem; juxta ponitur miserabilis)". L'exemple du Thesaurus est précisément tiré du passage où Virgile, traitant de l'accouplement des bovins, songe à la triste condition de tout ce qui vit (Géorg., III, 66-67). Les maladies, la triste vieillesse et la mort attendent tout être vivant:

— u u / — u u u / — u u / — — / — u u / — —
 "Optimā quaeque dies // miseris mortalibus aevi
— u u / —
 primā fugit".

Les deux vers débutent par deux adjectifs optima et prima. A optima (dies), expression du plus grand bonheur, s'oppose miseris (mortalibus), rappel d'un destin malheureux; à prima, expression d'un heureux départ, s'oppose fugit, qui note une fin malheureuse. Les vaches, comme *tous les êtres vivants*, connaîtront plus de malheur que de bonheur durant leur existence et Virgile leur prête des sentiments humains: plaisirs de la jeunesse, tristesse de la vieillesse, appréhension de la maladie et de la souffrance. Virgile emploie aussi miserabilis lorsqu'il veut nous décrire le sort lamentable qu'ont connu les abeilles d'Aristée:

— — / — — / — // — () — — u u / — u u / — —
 "Haec omnis morbi // causa; hinc miserabile Nymphae,
— u u / — u u / — // — / — u u / — u u / — —
— u u / — — / — () u u / —
 cum quibus illa choros // lucis agitabat in altis,
 exitium miserè apibus". (Géorg., IV, 532-534).

Au tout début de la phrase, bien éloigné du substantif qu'il

qualifie (exitum), ce miserabile imprègne tout ce qui suit de tristesse et de compassion. La mort des abeilles attriste le coeur de la mère d'Aristée, et aussi sans doute, le coeur de Virgile.

Le verbe "laedo" signifie: "frapper, blesser (sens physique et moral), d'où. faire injure ou dommage à, léser". Virgile, décrivant la colère des abeilles, nous dit que, si elles ont été "blessées", elles poursuivront leur vengeance jusque dans la mort:

"Illis ira modum supra est laesaque uenenum
morsibus inspirant". (Géorg., IV, 236-237).

Un bon maître doit voir à ce que son petit bétail ne soit "blessé" ni par la froidure, ni par le gel:

"Glacies ne frigida laedat
molle pecus". (Géorg., III, 298-299).

Le dernier mot laedat du premier vers et le premier mot molle du deuxième vers sont antithétiques. La rudesse brime la délicatesse. Mélibée, le pâtre expatrié, envie le sort de son compagnon, Tityre, qui conserve son domaine et ses bêtes. Elles n'auront pas à être "blessées" par une contagion malsaine:

"Nec mala uicini pecoris contagia laedent". (Bucoliques, I, 50).

1 A. Ernout, A. Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, Klincksieck, 1932, p. 491.

Passons à un autre verbe, timeo, et à l'un de ses dérivés, l'adjectif timidus. Ce verbe correspond au français: "craindre, avoir peur". Lors du concours de tir à l'arc, partie intégrante des jeux offerts par Enée en l'honneur de l'anniversaire de la mort de son père, on voit l'oiseau visé trembler d'effroi devant sa mort prochaine:

"Intremuit malus timuitque exterrita pennis
ales". (Enéide, V, 505-506).

L'emploi de trois synonymes: intremo, timeo, exterreo intensifie l'expression de la frayeur de l'oiseau. Cette même idée est exprimée par l'harmonie imitative: abondance des t, des r et des i. Le terme pennis peut signifier que l'oiseau a peur et le manifeste en battant des ailes: il serait alors un ablatif de moyen. Mais penna peut désigner aussi la plume de la flèche et la flèche elle-même; dans ce cas exterrita pennis se traduirait par "atterrée par les flèches". Je préfère la première solution: Virgile insisterait sur l'extériorisation de la frayeur plutôt que sur l'objet qui la cause.

La couleuvre, le serpent sont des êtres honnis dans presque toutes les littératures. Je ne voudrais pas dire que Virgile les affectionne; toutefois, il trouvera, même en parlant du serpent, un adjectif qui sait décrire les **réactions** de ce reptile devant le danger:

"Iamque fuga timidum caput abaudit alte". (Géorg., III, 422).

Il inspire la crainte non sans *lui-même craindre pour autant*: voire même sa peur le rend plus dangereux encore. Timidum, juste devant la césure, occupe une position de choix, et le fait qu'il porte sur caput, partie de l'animal prise pour le tout, lui donne une valeur descriptive et psychologique accentuée.

L'homme affectionne la chasse, et ceci ne se fait pas sans causer préjudice aux animaux. En effet tôt ou tard, ceux-ci se sentent traqués et voués à la mort: ils agissent alors comme des condamnés:

"Saepe etiam cursu timidus agitabis onagros". (Géorg., III, 409).

Un autre verbe, terreo, "faire trembler" ou "terrifier" selon Ernout et Meillet, nous décrit l'animal aux prises avec les affres inhérentes à la condition mortelle. Les bêtes, même les plus farouches, ne peuvent s'empêcher de frémir quand elles se sentent *débusquées*: leur seule raison de vivre est de se montrer dignes dans la mort et de vendre chèrement leur vie:

Ceu saeuom turba leonem
cum telis premit inferis, at territus ille,
asper, acerba tuens, retro redit et neque terga
ira dare aut uirtus patitur, nec tendere contra
ille quidem hoc cupiens potis est per tela uirosque².

Dans ces vers deux forces s'affrontent: nous constatons un étalage de violence à l'aide de quatre adjectifs synonymes saeuom, inferis, asper et acerba. Un seul mot marque la peur territus. Cet animal cerné me fait l'impression d'un Romain de vieille souche à qui il n'était pas permis de quitter le champ de bataille en s'enfuyant: une mort glorieuse était préférable à une fuite honteuse. Virtus est une vertu bien romaine.

Aussi l'on comprend très bien les bêtes les plus inoffensives et leurs réactions instinctives quand, cherchant une issue, elles n'en trouvent aucune:

Inclusum ueluti si quando flumine tactus
ceruom aut punicéae caeptum formidine pinnae
uenator cursu canis et latrantibus instat,
ille autem insidiis et ripa territus alta
mille fugit refugitque uas at uiuidus Umber
haeret hians, tum iamque tenet similisque tenenti
increpuit malis morsuque elusus inani est:
tum uero exoritur claror ripaeque lacusque
responsant circa et caelum tonat omne tumultu³.

2 Virgile, Enéide, IX, 792-796.

3 Virgile, Enéide, XII, 749-757.

Ici encore la bête cernée est "terrifiée" (territus). L'emploi des deux synonymes inclusum et saeptum montre qu'il n'y a pas d'issue possible. Les répétitions fugit, refugit, iam, iamque, tenet, tenenti expriment bien les efforts inutiles et désordonnés que fait la bête dans sa terreur. A souligner aussi les assonances uias, uiuidus; haeret, hians; tonat, tumultu.

Nous avons déjà cité les vers où l'oiseau choisi comme cible est "terrifié":

"Intremuit malus timuitque exterrita pennis
ales". (Enéide, V, 505-506).

Mentionnons le cas d'un autre verbe paveo:

Ce mot a dû désigner d'abord un état de prostration, d'abattement, causé par un choc violent qui n'est pas nécessairement la peur.]Comme tous les mots expressifs, paveo, pavesco ont tendu à être renforcés: de là pauito, as (poét.)⁴.

Virgile emploie ce verbe en parlant du loup. Après avoir commis un forfait, conscient de son crime, il s'empresse de se cacher:

Continuo in montis sese auis abdidit altos
occiso pastore lupus magnou*e* iuuenco,
consci*us* audacis facti, caudamque remulcens .
subiecit pauitantem utero siluasque petiuit⁵.

4 A. Ernout, A. Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, Klincksieck, 1932, p. 707.

5 Virgile, Enéide, XI, 810-813, (traduction de André Bellessort).

Certes il lui a fallu manifester beaucoup d'*audace* pour égorger les brebis et encore plus quand il est allé jusqu'à se débarrasser du berger. Mais, à présent, il est la proie de la peur. Comme dans le cas de la "tête timide" du serpent qui se cache, Virgile fait porter la peur ici sur un membre caractéristique du loup, sa queue. Au moyen de cet hypallage, il associe intimement le sentiment intérieur de la bête avec l'attitude qui est sa manifestation extérieure.

L'adjectif pavidus appartient lui aussi étymologiquement au verbe paveo. Virgile s'en sert pour décrire le cerf sans défense. Cette fois point n'est besoin pour le chasseur de lui tendre des pièges, la nature elle-même se charge d'en faire une proie très facile pour l'homme: la neige, la glace constituent des obstacles infranchissables:

Hos non immissis canibus, non cassibus ullis
puniceaeue agitant pavidos formidine pinnae;
sed frustra oppositum trudentis pectore montem
comminus obtruncant ferro grauitaque rudentis
caedunt et magno laeti clamore reportant⁶.

Les deux premiers vers, qui décrivent une chasse romaine, seront élaborés dans un passage de l'Enéide que nous avons déjà cité (Enéide, XII, 749-757; cf. p. 44); au territus

6 Virgile, Géorg., III, 371-375.

qu'on y trouve correspond ici pavidus, un synonyme. Notre pavidus s'enrichit du fait de formidine; les cerfs sont "apeurés par l'épouvantail" (dans le passage correspondant de l'E-néide, le cerf était "cerné par l'épouvantail", saeptum formidine). Virgile passe ensuite à la description d'une chasse en Scythie où les bêtes, immobilisées sous une masse de neige, ne peuvent fuir l'arrivée des chasseurs; elles luttent contre un barrage de neige comme, ailleurs, les fleuves se ruent sur les glaciers ("glaciem cum flumina trudunt", Géorg., I, 310); peine perdue; tandis qu'elles grognent sourdement, on les tue dans la joie; l'horreur du spectacle est soulignée par le magnifique vers spondaïque de la fin.

Le verbe queror, qui a donné questus et querela, signifie "pousser des cris plaintifs". On le retrouve dans le passage suivant où Philomèle, comme toute bonne mère, souffre **cruellement** de constater que le laboureur a enlevé ses petits de leur nid, alors qu'ils n'avaient même pas de plumes:

Qualis populea maerens Philomela sub umbra
amissos queritur fetus, quos durus arator
obseruans nido implumis detraxit; at illa
flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
integrat et maestis late loca questibus implet⁷.

7 Virgile, Géorg., IV, 511-515.

Plusieurs termes servent à indiquer la tristesse dans ces vers. Queritur et maestibus conviennent particulièrement aux cris d'un oiseau. Maerens et maestis soulignent son affliction. On retrouve miser dans miserabile. At illa flet noctem, en peu de mots, exprime une longue nuit de tristesse; flet est en rejet; at illa est un de ces "nombreux exemples où Virgile jette en fin de vers l'idée d'un personnage important, désigné par l'emphatique ille" (J. Marouzeau, Traité de Stylistique latine, Paris, "Les Belles Lettres", 1962, p. 306). Le modèle, comme il arrive souvent chez Virgile, est homérique (Odyssée, XVI, 216-218, et XIX, 519-523), mais il est amplifié, retravaillé, précisé. Dans le texte grec, les oisillons ne savent pas voler ("...τέκνα / ἀγρόταυ εἰ ξείλοντο πάρος πετεηνὰ γενέσθαι", XVI, 218); chez Virgile, ils n'ont pas encore de plumes, ce qui est une façon beaucoup plus poétique d'exprimer la même chose, tout en décrivant la fragilité sans défense de ces petits êtres; Virgile augmente encore le tragique de la situation en soulignant la dureté (durus) du paysan, et sa préméditation (observans). Un vague paysage grec ("δενδρέων ἐν πετάλοις καθεζομένα πυκνοῖσιν", XIX, 520) se transforme en peupliers d'Italie (ces arbres élancés dont le nom scientifique est populus niger italicus); c'est près de chez lui que Virgile a reproduit ce triste spectacle.

Cacus a tenté de déjouer la nature animale elle-même, n'escomptant pas que la femelle attire le mâle et vice versa. Mais cette dernière a causé sa perte et fait échouer sa ruse. En effet, les génisses ont répondu à l'appel désespéré des taureaux que l'on s'apprêtait à faire quitter les lieux :

Interea, cum iam stabulis saturata moueret
Amphitryoniades armenta abituque pararet,
discessu mugire boues atque omne querellis
impleri nemus et colles clamore relinqui.
Reddidit una boum uocem uastoque sub antro
mugiit et Caci spem custodita fefellit⁸.

Les boeufs remplissent donc tout le bois de leurs plaintes (querellis), comme, dans l'exemple précédent, Philomèle emplissait les lieux, jusqu'au loin, de ses lugubres cris plaintifs (quaestibus). Ce que l'on sent, dans les deux cas, c'est la résonnance de la plainte animale, son amplification dans le grand décor de la nature.

Le verbe gemo veut dire "gémir" et "geindre" et gemitus signifie "gémissement". Une scène qui nous apparaît très humaine nous permet de juger de la valeur de ce terme appliqué aux animaux. Un taureau vient de subir la défaite et ceci sous les yeux de celle qu'il aurait bien aimé conquérir; mais son rival s'est montré plus valeureux. Aussi, avant de

⁸ Virgile, Enéide, VIII, 213-218.

quitter les lieux, il ne peut s'empêcher de gémir sur son sort:

("Multa gemens ignominiam," Géorg., III, 226.)

Ailleurs, un cerf, animal favori de Silvia, après avoir été blessé mortellement par une flèche tirée par le jeune Ascagne, s'empressera d'aller retrouver sa maîtresse afin qu'elle l'apaise, si possible, sa très grande douleur:

"Saucius at quadrupes nota intra tecta refugit
successitque gemens stabulis questuque cruentus
atque imploranti similis tectum omne replebat." (Enéide
, VII, 500-502).

Ici, le comportement de l'animal blessé est expressément comparé au comportement humain; c'est comme un suppliant, imploranti similis, que la bête "ensanglantée remplissait toute la maison de sa plainte" (à nouveau cette amplification des cris plaintifs des animaux). En fait, l'animal ne fait pas seulement se plaindre; il demande à l'être humain de le sauver, il implore l'être humain comme un dieu, aussitôt blessé il s'est réfugié auprès de l'être humain sous un toit familial (nota intra tecta). C'est en gémissant qu'il pénètre dans l'étable, expression d'une douleur aiguë et persistante.

Lors de la peste animale, les chevaux sur le point de mourir ne pouvaient s'empêcher de "gémir" une dernière fois sur leur triste sort:

Tum uero ardentis oculi atque attractus ab alto
spiritus interdum gemitu grauis, imaque longo
ilia singultu tendunt; it naribus ater
sanguis et obsessas fauces premit aspera lingua⁹.

La respiration du pauvre animal est "parfois alourdie d'un gémissement"(cf. le cheval "alourdi par la maladie", morbo grauis, de Géorg., III, 95); ici, la douleur physique est si intense, la prostration si complète que le gémissement devient intermittent, rare; on sent que la fin est proche et que la force de se plaindre abandonne l'animal avec la vie.

Frappé de la même maladie, le boeuf exhale ses derniers gémissements:

"Ecce autem duro fumans sub uomere taurus
concidit et mixtum spumis uomit ore cruorem
extremosque ciet gemitus!"(Géorg., III, 515-517).

Ces exemples montrent à quel point Virgile a employé un vocabulaire approprié et varié pour peindre la souffrance animale. Nous avons senti à cette occasion combien grande était sa sensibilité, sa sympathie, son humanité. Nous allons maintenant étudier plus spécialement cet aspect subjectif en nous intéressant au vocabulaire qui traduit la pitié et la compassion.

9 Virgile, Géorg., III, 505-508.

Comme point de départ, arrêtons-nous au verbe maereo, qui signifie : "être affligé", et à son participe maestus qui est considéré comme un adjectif à l'époque classique¹⁰. L'un des exemples les plus significatifs que l'on puisse citer a trait à la mort du boeuf au cours de l'Epizootie du Norique. Le compagnon de joug de la bête qui vient de choir sans vie au milieu du sillon ne désire plus continuer sa besogne, son chagrin est très grand :

"It tristis arator

maerentem abiungens fraterna morte iuuenctum!" (Géorg., III, 517-518).

Le laboureur sympathise avec la bête qui vient de perdre son compagnon de labour, aussi le décelle-t-ilet lui permet de se pencher sur son chagrin. Le fraterna morte fait de l'affliction exprimée par maerentem une douleur presque humaine : c'est la mort d'un frère que l'on pleure.

Philomèle, nous l'avons vu, s'afflige de la perte de ses petits oisillons, qu'un laboureur lui a enlevés. Et pourtant quel mal avaient-ils fait ?

"Qualis populea maerens Philomela sub umbra

amissos queritur fetus!" (Géorg., IV, 511-512).

¹⁰ A. Ernout, A. Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, Klincksieck, 1932, p. 548.

Cette fois, on a l'impression d'une mère qui pleure ses enfants. Cette pauvre Philomèle, rien ne peut la consoler, plus elle essaie, moins elle y réussit: "Et maestis late loca questibus implet;" (Géorg., IV, 515).

L'animal peut même sympathiser avec la douleur des humains. Rhèbe, le cheval de Mézence, pressent la tristesse de son maître et devine ce qu'il ambitionne de faire: son dernier combat l'attend. Cette bête s'est, elle aussi, résignée à cette ultime épreuve:

Adloquitur maerentem et talibus inquit:
"Rhaebe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est,
uiximus. Aut hodie uictor spolia illa cruenti
et caput Aeneae referes lausique dolorum
ultor eris mecum aut, aperit si nulla uiam uis,
occumbes pariter; neque enim, fortissime, credo,
iussa aliena pati et dominos dignabere Teucros¹¹.

Cette bête est réellement un frère pour Mézence. Ils ont longtemps vécu ensemble et ils mourront ensemble, s'il le faut. Il n'est pas question pour cet animal d'obéir à un étranger et encore moins à un Troyen, un ennemi.

Nous citerons aussi l'adjectif tristis. Il signifie: "à l'aspect sombre ou triste (souvent joint à maestus, opposé à hilaris, laetus). Se dit des personnes en général, du

¹¹ Virgile, *Enéide*, X, 860-866.

visage, de la parole; des objets inanimés, etc. Dans la langue courante, correspond simplement à notre adjectif "triste"¹². Revenons à l'épisode de la mort du boeuf en pleine action au milieu du sillon. Ce spectacle crève le coeur du rude laboureur. Après avoir dételé le boeuf survivant, il retourne chez lui plein de tristesse et les vers qui suivent décrivent les réflexions qu'il se fait: les boeufs ne sont plus contents des bonnes feuilles et de la belle eau, ils ont une apparence misérable, quelle récompense pour avoir si durement travaillé! A la fin du passage, ces questions que se pose le laboureur, Virgile, on le sent, se les pose à lui-même:

It tristis arator
maerentem abiungens fraterna morte iuencum
atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbrae altorum nemorum, non mollia possunt
prata mouere animum, non qui per saxa uolutus
purior electro campum petit amnis; at ima
soluontur latera atque oculos stupor urget inertis
ad terramque fluit deuexo pondere ceruix.
Quid labor aut benefacta iuuant? quid uomere terras
inuertisse grauis¹³?

Aristée s'affligera de même de la perte de ses essaims d'abeilles. Il fuit ("fugiens", Géorg., IV, 317), triste

12 A. Ernout, A. Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, Klincksieck, 1932, p. 1015-1016.

13 Virgile, Géorg., III, 517-526.

("tristis" id., 319); ses abeilles sont mortes parce que les nymphes ne leur ont pas procuré les fleurs nécessaires et parce qu'elles leur ont envoyé une maladie ("morboque fameque" id., 318). Aristée se plaint (querens, *ibid.*, 320), et pousse l'audace, dans sa douleur, jusqu'à accuser sa mère:

"Aut quo tibi nostri
pulsus amor?"(Géorg., IV, 324-325).

D'où plus tard, les paroles réconfortantes de cette dernière, où l'on retrouve, encore une fois, l'adjectif tristis:

"Nate, licet tristis animo deponere curas," (Géorg., IV, 531).

Si Virgile a voulu manifester sa sympathie pour la douleur des animaux en choisissant un vocabulaire approprié, il a aussi tenu à signaler l'absence de ce sentiment chez certaines personnes. Nous avons vu plus haut l'affliction de Philomèle devant la disparition et la mort de ses petits: elle ne peut trouver aucune consolation à sa douleur. Mais qui est le responsable de cette situation attristante? Le "dur" laboureur n'a pas eu pitié de ces oisillons, encore dépourvus de plumes, sans défense:

"Amisso queritur fetus, quos durus arator
obseruans nido implumis detraxit," (Géorg., IV, 511-512).

Ailleurs, c'est le mors dentelé des chevaux qui est qualifié

de dur ("ante domandum [...] negabunt [...] duris parere lupatis", Géorg., III, 206-208,) tandis que les coups de fouets sont qualifiés de cruels ("verbera saeua" id., 252).

Nous avons parlé jusqu'ici du vocabulaire de la souffrance et de la compassion. A présent nos recherches porteront sur le choix que Virgile a pu faire de certaines images dans le but de nous dépeindre la souffrance des animaux tout en suscitant chez nous de l'horreur.

La description la plus prenante est celle de la mort du boeuf de labour, dont nous avons déjà parlé. Au moment où son compagnon de joug et son maître ne s'y attendaient pas du tout, il s'effondre et déjà c'est l'agonie:

"Ecce autem duro fumans sub uomere taurus
concidit et mixtum spumis uomit ore cruorem
extremosque ciet gemitus"(Géorg., III, 515-517).

Pourtant le malheureux n'avait pas mérité ce sort. Ce n'est pas l'abus de vin ou de mets de toute sorte qui l'a perdu: ceci est bon pour l'homme. Les boeufs se nourrissent uniquement d'herbes et boivent de l'eau claire. De plus les soucis ne les empêchent pas de dormir, donc leurs nuits sont paisibles et réconfortantes. Une seule chose pourrait leur nuire: le travail. Mais pour qui travaillent-ils? Pour l'homme. Et ce dernier ne peut ~~les~~ empêcher de mourir.

Un autre des grands favoris de l'homme sera emporté par cette peste. Je veux parler du cheval. Cet être qui était si fier dans l'amphithéâtre a tout oublié: non seulement la victoire ne lui tient plus à coeur, mais aucune de ses anciennes préoccupations ne l'intéresse plus. Une sueur froide, annonciatrice de mort, couvre ses membres. Bientôt son cas s'aggrave: un sang noirâtre coule de ses naseaux, sa langue l'étouffe. L'homme essaiera, mais en vain, de soulager les misères de cet ami. Le remède lui-même tourne au désavantage de cette pauvre bête. Les dieux apparaissent tout à fait impuissants. Ces êtres innocents se donnent pour ainsi dire le coup de grâce sous les yeux attristés de leur compagnon de naguère:

"Ipsique suos iam morte sub aegra

(di meliora piis erroremque hostibus illum!)

discissos nudis laniabant dentibus artus; (Géorg.,

III, 512-514).

Virgile nous fait penser quelque peu à Lucrèce. Disons que le reproche qu'il adresse aux dieux a quelque chose de très surprenant quand on songe à l'un des caractères particuliers qu'il a voulu imprimer à son héros dans l'Enéide, soit la pietas d'Enée. La souffrance et la mort d'êtres innocents, permises sinon voulues par les dieux, sont un mystère sur

lequel il insiste. Aussi adresse-t-il une prière insistante aux dieux, les suppliant de ne pas laisser la maladie frapper à l'aveuglette, mais de faire une distinction entre les bons et les **mauvais**. Di meliora piis signifie: que les dieux réservent un sort meilleur à ceux qui sont pieux, comme le bon agriculteur. Et Virgile vient mettre un comble à ces prodiges: non seulement les dieux ne peuvent pas ou ne veulent pas venir en aide à ces bêtes que la maladie frappe de façon inexorable, mais ils seront eux-mêmes touchés par ses effets: les bêtes destinées au sacrifice mourront de maladie au pied des autels. L'homme ayant réalisé sa totale impuissance, s'en était remis aux dieux et désirait les supplier en leur offrant des victimes de choix; mais le mal est si grand qu'il semble se jouer des dieux et des hommes. D'où vient sa puissance? Virgile l'ignore et ne sait plus que penser:

Saepe in honore deum medio stans hostia ad aram,
lanea dum niuea circumdatur infula uitta,
inter cunctantis cecidit moribunda ministros.
Aut si quam ferro mactauerat ante sacerdos,
inde neque impositis ardent altaria fibris
nec responsa potest consultus reddere uates¹⁴.

Devant de tels prodiges, les hommes se sentent abandonnés, réduits à leurs propres ressources; ils sont effrayés, atterrés. En fait, ce que Virgile décrit ici est un prodigium, un

14 Virgile, Géorg., III, 486-491.

événement hors nature, bizarre, inexplicable, sacrilège, une souillure. Ce cas est particulier: même les mesures prises pour la procuratio prodigiorum ne réussissent pas. Je pense que, pour Virgile, au moment des Géorgiques la nature est hors de l'emprise des dieux comme des hommes.

Un autre incident décrit par Virgile attire notre pitié: celui du combat qui met aux prises deux taureaux sous les yeux de l'être aimé, la belle génisse. Chacun y mettra le meilleur de lui-même. Toutefois il ne pourra exister deux vainqueurs: un seul peut commander au troupeau. L'exil attend donc le vaincu. Virgile n'hésite pas à dépeindre les sentiments de cette bête comme s'il s'agissait de ceux d'un être humain. Le vainqueur se montre orgueilleux, mais lui ne peut se venger: il doit quitter le domaine de ses aïeux et confier son sort à des bords inconnus:

Nec mos bellantis una stabulare; sed alter
uictus abit longaeque ignotis exsulat oris
multa gemens ignominiam plagasque superbi
uictoris, tum quos amisit inultus amores:
et stabula adspectans regnis excessit auitis¹⁵.

Mais le désir de la vengeance le fait survivre. Il s'exerce avec acharnement. Il consent à de durs sacrifices à cet effet: il couche sur les rochers, sans litière; il se nourrit chichement; il lutte avec les troncs d'arbres. Puis, sa vigueur

15 Virgile, Géorg., III, 224-228.

retrouvée, il part en campagne comme un soldat et fond sur son ennemi qui l'a oublié.

Virgile nous apparaît sous les dehors d'un révolté devant le sort qui est réservé aux bêtes dans la lointaine Scythie (nous avons déjà cité le passage à la page 46). L'homme y profite même du malheur dans lequel se débattent des animaux aussi inoffensifs que le cerf pour les abattre sans pitié. Et pendant que les bêtes tentent, mais en vain, de résister aux éléments déchaînés de la nature, ces hommes sauvages ("gens effrena uirum", Géorg., III, 382) ne songent qu'à leur confort et à la satisfaction de besoins qui ne leur sont pas indispensables. Aucune plainte, aucune supplication ne les émeut. Virgile manifeste sa révolte, son indignation par le contraste choquant des bêtes que l'on égorge et des hommes qui font la fête:

Hos [...] obtruncant ferro grauitaque rudentis
caedunt et magno laeti clamore reportant.
Ipsi in defossis specubus securo sub alta
otia agunt terra congestaque robora totasque
aduoluere focis ulmos ignique dedere.
Hic noctem ludo ducunt et pocula laeti
fermento atque acidis imitantur uitea sorbis¹⁶.

Les Scythes avaient une terrible réputation de sauvagerie: ils mangeaient leurs morts, scalpaient leurs ennemis, buvaient

16 Virgile, Géorg., III, 374-380.

Mentionnons aussi la valeur expressive de certaines lettres à l'intérieur du vers. La répétition de la lettre "m" convient au mugissement des troupeaux:

"Stat pecus omne metu mutum mussantque iuuencae," (Enéide, XII, 718),
 - - - - -

"Colla armosque lauant, gemitu nemus omne remugit," (Enéide, XII, 722).
 - - - - -

La lettre "a" répétée fait ressortir la beauté des bêtes conduites au sacrifice, avec leurs bandelettes blanches, devant l'autel:

"Saepe in honore deum medio stans hostia ad aram,
lanea dum niuea circumdatur infula uitta," (Géorg., III, 486-487).
 - - - - -

Pour conclure, ce troisième livre des Géorgiques que nous venons d'analyser de façon particulière quant aux sentiments exprimés par l'homme devant les souffrances endurées par les animaux nous apparaît d'une densité **remarquable**. Virgile n'a pas cherché ici à plaire aux Romains, eux qui se sont montrés si durs envers leurs frères inférieurs. Je pense au contraire qu'il a plutôt cherché à dénoncer cette cruauté presque inhérente chez eux, chez ces amateurs forcenés des jeux du cirque. Aussi il n'a pas hésité à employer les mots, les images et les effets de style nécessaires pour arriver à ses fins:

The feeling here is harsh and almost crudely brutal but Virgil so intends it; this book is not meant to be pleasant, light or easy¹⁸.

¹⁸ Brook Otis, Virgil, a study on civilised poetry, Oxford, Clarendon Press, 1963, p. 173.

CHAPITRE III

DOMESTICATION ET SELECTION

Les animaux souffrent-ils de leur condition animale?
La domestication leur est-elle pénible?

Virgile nous dit que l'animal connaît au moins une période de grande joie: celle des amours. Cette passion s'empare de lui avec furie: aucun animal n'y échappe: lion, ours, sanglier, tigre, lynx, loup, chien, cerf. L'amour est le même pour tous ("amor omnibus idem", Géorg., III, 244). C'est le plus beau jour ("optima dies", id., III, 66) pour les animaux; c'est ce qui fait que leur heureuse jeunesse ("laeta iuventas", id., III, 63)s'oppose à leur triste vieillesse ("tristis senectus", id., III, 67).

La condition des animaux n'est donc pas différente de la condition de tout être mortel: heureuse quand tout va bien, mais fatalement malheureuse à la fin, lorsque la mort s'annonce, précédée de la maladie et de la vieillesse.

Quant à la domesticité, je pense que le degré de souffrance à subir est inversement proportionnel à la bonté de leur maître: ce dernier peut atténuer la souffrance soit par la simple caresse, soit par divers ménagements, soit par de la nourriture appropriée. Une caresse pour le cheval, ce grand compagnon de l'homme au cours des âges, est toujours bien accueillie:

Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
laudibus et plausae sonitum ceruicis amare¹.

Virgile insiste longuement (Géorg., III, 163 sq.) sur la nécessité de procéder progressivement au cours du dressage, d'utiliser des cercles d'osier avant le joug, de faire marcher les bêtes de compagnie, de les faire tirer d'abord un chariot vide, avant de traîner le chariot plein. Lors de la gestation, le maître procurera à la mère un paysage idyllique: ombre, eau, mousse, gazon. Il éloignera aussi des animaux leurs ennemis: le taon, les serpents. Il servira à tous ses animaux une nourriture "exquise" au sens latin du terme: cytise et herbe salée pour les brebis, nourriture de choix pour les vaches ayant vêlé: "frumenta manu carpes data", (Géorg., III, 176). En définitive, la domestication, loin d'être pénible pour certains animaux, peut même leur paraître agréable. Selon M. Ruch², le comportement de l'homme face aux animaux serait régi par un certain souci de justice:

1 Virgile, Géorg., III, 185-186: "Ensuite il devra prendre un plaisir de plus en plus grand aux éloges caressants de son maître et aimer le bruit de la main qui tapote son encolure."

2 M. Ruch, Sensibilité Virgilienne et Psychologie Animale (Géorgiques III-IV), Humanités (RES), XLII, 1965-1966, no 3, p. 24-25.

Ainsi, en luttant contre les dangers extérieurs, en organisant la vie de l'animal, en lui prodiguant sa sollicitude, il semble que, pour Virgile, l'homme doive compenser ce qu'il réclame et obtient et qu'il rétablit ainsi la justice de l'âge d'or, qui régnait entre lui et le monde animal.

Mais que faire des vieilles bêtes? Devenues inutiles, improductives, malades, elles sont à charge au maître du troupeau et risquent même de gâter le troupeau tout entier. Faut-il en prendre soin? Faut-il s'en débarrasser? La sélection, nécessaire pour établir et conserver un bon cheptel, peut causer un véritable problème à l'homme qui aime ses bêtes. Quelle est l'attitude de Virgile sur ce point?

Virgile connaît trop bien la vie pastorale pour conseiller autre chose que la sélection. C'est avec énergie, quoique avec une extrême délicatesse, qu'il en prêche la nécessité: "mutari corpora malis" (Géorg., III, 69); "semper enim refice" (id., 70). La santé d'un troupeau est trop précaire pour qu'on puisse prendre des **risques**. L'individu doit être sacrifié pour le bien-être général. La jeunesse assurera les meilleures chances de succès. L'élevage et la sentimentalité ne vont pas de pair. Quand un animal est frappé, soit par la vieillesse, soit par la maladie, l'éleveur n'hésitera pas à le remplacer tout de suite par un autre plus jeune et plus sain. La nécessité de la sélection exige parfois la vente d'une bête. Et

cette vente, étant donné les garanties données par le vendeur au sujet de la santé des animaux, est une vente à la boucherie. Columelle s'exprime ainsi au sujet de la sélection des bovins:

On doit aussi avoir soin de faire un choix toutes les années dans ce bétail, ainsi qu'on le pratique à l'égard de toutes les autres espèces de troupeaux. Car il faut retirer du troupeau celles qui, étant épuisées ou vieilles, ne peuvent plus concevoir, et encore plus celles qui, étant naturellement stériles, y tiennent la place d'autres qui seraient fécondes, à moins qu'on ne dompte ces dernières pour les mettre à la charrue³.

Virgile s'accorde donc avec les meilleurs spécialistes de la question dont il reproduit même le langage technique: dilectus, (Géorg., III, 72) pour le nom même de la sélection, mutari, (id., 69; submouendae sunt, chez Columelle) pour la mise en vente. Palladius s'exprime de la même façon au sujet des brebis:

3 Columelle, De Agricultura, VI, 22, (collection M. Nisard):

Sed et curandum est omnibus annis in hoc aeque atque in reliquis gregibus pecoris, ut delectus habeatur. Nam et enixae et vetustate quae gignere desierunt, submovendae sunt, et utique taurae, quae locum foecundarum occupant, ablegendae vel aratro domandae.

Il faut substituer de nouveaux agneaux aux brebis mortes ou défectueuses. On vendra en automne toutes celles qui se trouveront affaiblies, de peur que le froid de l'hiver ne les emporte, vu leur faiblesse⁴.

Et toujours, à propos des brebis, il dira:

On ne gardera pas celles-ci au-delà de huit ans, parce que ce bétail devient stérile en avançant en âge⁵.

La nécessité de renouveler le cheptel, novella subole reparatur, s'exprime dans les mêmes termes chez Virgile: "subolem sortire"; (Géorg., III, 71). Palladius emploie deux formulations différentes pour signifier la vente: servandae non sunt et pretio mutentur. Remarquons la délicatesse de l'unique mutari employé par Virgile.

Etablit-il des distinctions chez les sujets que l'éleveur doit vouer à la vente? Ne fait-il pas certaines exceptions? Les animaux qui vivent en troupeaux, lorsqu'ils sont vieux, doivent être remplacés; Virgile est formel à ce sujet. Mais les autres? Faut-il faire de même pour l'étalon alourdi

4 Palladius, De Re Rustica, VIII, 4, (collection M. Nisard):

Ut mortuarum vel vitiosarum numerus novella subole reparatur. Autumno debiles quaeque pretio mutentur, ne eas imbecillas hibernum frigus absumat.

5 Palladius, id., XII, 13:

Ultra octo annos servandae non sunt matrices, quia genus hoc longiore sterilescit aetate.

par la maladie ou engourdi par l'âge?

"Hunc quoque, ubi aut morbo grauis aut iam senior annis deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectae!" (Géorg., III, 95-96).

Selon l'interprétation que Servius nous donne de ce passage, l'éleveur doit cacher (abde) la bête dans l'écurie (domo équivaut à in domo). Et poursuivant son idée, Servius fait porter nec sur l'ajectif turpi. La vieillesse ne représente pas quelque chose de honteux, aussi l'éleveur doit manifester de la compréhension et avoir pitié de cette vieillesse⁶. René Pichon considère aussi l'expression abde domo comme l'équivalent de "laisse-le caché à l'écurie." Il préfère toutefois faire porter la négation nec sur toute la phrase et regarde la vieillesse comme une chose laide; selon lui:

L'éleveur ne doit pas avoir de ménagement pour un cheval fourbu⁷.

6 Georgius Thilo, Servii grammatici qui feruntur in Virgilio 'Bucolica' et 'Georgica' commentarii, *Hildesheim, Olms*, 1961 p.284: Abde domo in domo; nam si adverbialiter vellet loqui, 'domi' diceret: tale est illud in quarto <36> non Libyae, non Tyro. Nec turpi ignosce senectae Cicero in maiore Catone et laudat et vituperat senectutem. Unde dupliciter hunc locum intellegimus: aut 'nec ignosce turpi senectae', aut 'non turpi senectae ignosce', id est abde et ignosce senectae, quae turpis non est, quia per naturam venit.

7 René Pichon, Virgile, Oeuvres Complètes, Paris, Hatier, 1948, p. 177.

D'autres, comme H. Heyne⁸, interprètent abde domo comme signifiant remove a domo et voient en domo un ablatif d'éloignement; ces gens font aussi porter nec sur ignosce. R. Billiard, dans son ouvrage sur L'Agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile, (Paris, 1928, p. 307), est de cet avis; il traduit abde domo par "bannis-le de la ferme".

Benoist, pour sa part⁹, pense que "Virgile conseille de ne pas laisser au milieu des troupeaux de cavales, dans les pâturages où s'opère la monte, l'étalon vieilli et de l'employer à des usages domestiques". Mais cet animal était-il apte à des travaux domestiques? Pour le labourage, il semble que non ("frustra que laborem ingratum trahit!" Géorg., III, 97-98). Il n'est pas meilleur pour la guerre ("si quando ad proelia ventum est incassum furit!" id., 98-100). Certains, comme Benoist et Pichon, voient dans ces vers une allusion à l'accouplement. Cette tâche, qui pour les jeunes étalons est une volupté devient pour les vieux un pénible labeur (laborem ingratum) et trahit équivaldrait à lente perficit. Le terme proelia désignerait une sorte de combats très particuliers, ceux de

⁸ Henri Heyne, P. Virgilius Maro, Londres, Richard Priestley, 1821, p. 251-252.

⁹ E. Benoist, Oeuvres de Virgile, Paris, Hachette, 1876, p. 208.

Vénus (sous entendre Veneris).

Mais qu'il s'agisse de travaux domestiques, guerriers ou amoureux, le problème demeure: l'éleveur doit-il mettre l'é-talon à mort à cause de sa faiblesse? Aussi revenons à l'in-terprétation de Servius. D'abord domo à l'ablatif s'est spé-cialisé en latin comme ablatif d'éloignement et répond à la question unde. C'est le locatif domi qui est normal pour ex-primer le lieu où l'on est et qui répond à la question ubi. Ensuite la négation neque porte ordinairement sur un verbe et on lirait plus spontanément ici nec ignosce ("ne accompagnant l'impératif est un tour familier de Virgile", Ernout et Thomas, Syntaxe Latine, Paris, Klincksieck, 1959, p. 233-234). Il res-te qu'on pourrait voir en domo un datif "d'usage plus fréquent que la forme domui" (d'après A. Ernout, Morphologie Historique du latin, Paris, Klincksieck, 1953, p. 66) et en nec une né-gation portant sur turpi. Dans une question de ce genre, c'est l'usage virgilien qui doit l'emporter. Voici les passages de Virgile, d'après les lexiques, qui ont abdo suivi d'autre cho-se qu'un simple complément direct.

"Iamque fuga timidum caput abdidit alte" (Géorg., III, 422).

Fuga est ici un ablatif instrumental: la vipère apeurée cache profondément sa tête en prenant la fuite, au moyen de la fuite.

"Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris" (Enéide, I, 60).

Speluncis atris est soit un datif, soit un ablatif locatif.

"Ac lateri capulo tenus abdidit ensem" (Enéide, II, 553).

Ici on a nettement abdo accompagné d'un datif lateri.

"Euolat et natam frondosis montibus abdit" (Enéide, VII, 387).

Fronodosis montibus est soit un datif, soit un ablatif locatif.

"Ergo alis adlapsa sagitta
et laevo adfixa est lateri manus, abditaque intus
spiramenta animae letali vulnere rupit" (Enéide, IX, 578-580).

Ceci est le texte de Hirtzel (Oxford); mais les manuscrits présentent aussi infixa et eminus qui sont préférables à mon avis, car sagitta, qui est le sujet de adlapsa est et de rupit, doit être le sujet de adfixa ou infixa est; cela élimine manus comme sujet de ad- ou infixa est et recommande la lecture eminus. Les vers suivants recommandent une telle lecture:

"Dryopen ferit minus hasta" (Enéide, X, 346),

"iaculo cadit minus ipse" (Ovide, Métamorphoses, III, 119),

"telaque coniciunt proturbantque minus hostem" (Enéide, X, 801).

Deux emplois chez César expriment la même idée: "alii faces atque aridam materiam de muro in aggerem eminus iaciebant" (B.G., VII, 24, 4) "eminus fundis sagittis reliquisque telis pugnabatur" (B.C., I, 26, 1). Si on lit eminus, adfixa devient absurde et il faut lire infixa; on a donc adlapsa au départ et infixa à l'arrivée; infixa est de plus confirmé par intus en fin de vers. Il faut donc lire: laevo infixam est lateri eminus. Cette lecture bien établie, on a par conséquent deux expressions synonymes: infixam lateri, abdita intus, ce qui rappelle, dans un contexte semblable, le abdidit lateri de l'Enéide (II, 553). Le passage actuel va donc dans le sens de abdo accompagné du datif.

"Continuo in montis sese auius abdidit altos!" (Enéide, XI, 810).

On a ici se abdere et in suivi de l'accusatif qui représente clairement un équivalent de abdo accompagné du datif; abdidit in montis se compare à abdit montibus dans l'Enéide, (VII, 387).

Nous pouvons tirer la conclusion suivante: jamais Virgile n'emploie abdo et l'ablatif d'éloignement, et de préférence il emploie abdo et le datif de destination, ou, plus rarement, la construction équivalente abdo avec in et l'accusatif (je prends pour acquis que le lateri de l'Enéide, II, 553 et IX, 579 permet d'interpréter comme des datifs le speculuncis de I, 60 et le montibus de VII, 387).

Tout porte donc à croire que abde domo signifie pour lui, comme le pensait Servius: "Cache-le à l'écurie". Sauf pour la métaphore de la flèche ou du glaive "caché" dans le flanc d'une personne, la comparaison de ces emplois virgiliens nous révèle autre chose aussi: le verbe abdere implique l'idée de "mettre à l'abri", de "procurer un refuge, une retraite": la couleuvre qui fuit dans la terre ou le loup dans la montagne, la mère qui cache sa fille dans les forêts. L'idée de protection paraît donc impliquée dans le fait de "cacher" une personne. Cela signifie que abde domo désigne une action favorable au cheval: "Mets ton cheval à l'abri dans l'écurie"; il ne s'agit donc pas d'une relégation punitive. Il s'en suit automatiquement que le nec doit porter sur turpi et non sur ignosce; on a de plus le parallèle des Bucoliques (VI, 49-50): "at non tam turpis pecudum tamen ulla secuta/ concubitus." Enfin Virgile emploie le mot ignosco deux autres fois seulement, et dans le même vers des Géorgiques (IV, 488-489): "dementia cepit amantem/ ignoscenda quidem scirent si ignoscere Manes;" on peut penser que s'il reproche à la Mort de ne pas avoir pitié des vivants, il n'ira pas lui-même, dans le même ouvrage, recommander la mise à mort d'une bête.

Ajoutons que certaines bêtes, si l'on sait les traiter avec humanité et reconnaître le grand nombre des services rendus, voudront de leur côté montrer leur attachement.

A preuve cette vieille mule que son maître a épargnée en reconnaissance des jours passés. Elle ne pouvait plus travailler, mais elle a compris qu'elle pouvait donner l'exemple aux plus jeunes qu'elle en les stimulant de sa présence:

Thus, at the time when the Athenians were erecting the Parthenon, though it neither drew nor carried burdens, yet it would unbidden and of its own free will walk by the young mules as they went back and forth, like a horse harnessed alongside a pair, acting as guard, so to speak; and by treading a common path it encouraged their work, like some old craftsman whom age has released from labour with his hands but whose experience and knowledge are a stimulus and incitement to the young¹⁰.

Les animaux doivent donc se soumettre aux lois de la nature, qui les rendent tantôt heureux, tantôt malheureux. L'homme, chaque fois qu'il le peut, doit aider l'animal et favoriser son bonheur: bien le nourrir, bien le loger, le dresser progressivement, lui permettre l'accouplement en saison, le soigner, si son mal n'est pas incurable, protéger sa vieillesse dans le cas d'une bête que le travail a *ennoblie*. Et si la nécessité veut qu'on se débarrasse d'animaux incurables, il faut le faire en songeant, comme Virgile le fait lui-même, au bien-être général du troupeau, et surtout aux naissances qui viennent compenser les pertes subies. Ainsi la

¹⁰ Aelian, On the Characteristics of Animals, VI, 49, Trad. A. F. Scholfield, coll. "The Loeb Classical Library", Cambridge, London, vol. II, 1959, p. 69.

tristesse occasionnée par la mort de vieilles bêtes sera atténuée par la joie de voir arriver à la vie de nouveaux êtres.

CHAPITRE IV

INTERROGATIONS PHILOSOPHIQUES

Moins souvent le cyclone qui pousse la tempête, s'abat sur la mer, que les épidémies sur les bêtes¹.

La maladie ne s'attaque pas seulement à une bête mais à l'une et à l'autre, et à l'autre; elle attaque par surprise tout un parc d'été. Elle anéantit non seulement l'espoir du troupeau, mais le troupeau en même temps: toute la race, des bêtes les plus vieilles aux plus jeunes.

Pourquoi les animaux souffrent-ils et meurent-ils? Avec le laboureur qui vient de perdre une de ses bêtes, avec le boeuf qui s'afflige de la mort de son compagnon de joug, avec Virgile, demandons-nous pourquoi cette mort *arrive*:

Que leur sert d'avoir peiné et rendu des services? Que leur sert d'avoir retourné avec le soc la terre pesante²?

La vache, si elle ne peut supporter Lucine avant l'âge de quatre ans, elle ne peut également la supporter après dix années. Six ans, c'est bien peu dans une vie, peut-être

1 Virgile, Géorg., III, 470-471:

Non tam creber agens hiemem ruit aequore turbo
quam multae pecudum pestes.

2 Idem, ibid., III, 525-526:

Quid labor aut benefacta iuuant? quid uomere terras
iuertisse grauis?

la moitié... Les plus belles années sont toujours les premières à s'enfuir, puis vient la vieillesse avec son triste cortège:

Viennent ensuite les maladies et la triste vieillesse et les souffrances, et l'inflexible rigueur de la mort nous saisit³.

Le berger Aristée a perdu ses abeilles qui sont mortes de maladie et de faim:

Le berger Aristée fuyait la vallée de Tempé qui arrose le Pénée, après avoir, dit-on, perdu ses abeilles par la maladie et par la faim; triste, il s'arrêta près de la source sacrée d'où part le fleuve, se répandant en plaintes⁴.

Si le boeuf de labour, à cause des services rendus, ne méritait pas son sort, les abeilles, remarquables par leurs vertus de travail, ne méritent pas plus le malheur qui les frappe.

Tous les êtres vivants sont mortels: cette condition

3 Virgile, Géorg., III, 67-68:

subeunt morbi tristisque senectus
et labor, et durae rapit inclementia mortis.

4 Idem, ibid., IV, 317-320:

Pastor Aristaeus fugiens Peneia Tempe
amissis, ut fama, apibus morboque fameque
tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis
multa querens atque hac affatus uoce parentem.

générale permet de ne pas trop s'affliger de la mort d'un animal en particulier. Les âges de la vie fuient, comme les saisons, et les plus belles journées semblent disparaître plus rapidement que celles qui sont sombres ou tempêteuses. Mais que l'individu disparaisse n'a pas tellement d'importance pourvu que la race demeure immortelle. Considérons à cet effet le cas des abeilles, et plus généralement, les conseils pour refaire les troupeaux, les multiplier, assurer la relève des jeunes, pour que la mort ne gagne pas. Même si les abeilles atteignent rapidement le terme de leur existence ("quamvis angusti terminus aeui/ excipiat," Géorg., IV, 206-207), une famille connaît une existence très longue. Si le "roi" est sauf ("rege incolumi," Géorg., IV, 212), toutes les abeilles n'ont qu'une âme et la famille demeure intacte. Pour Virgile, ces signes, ces exemples prouvent que les abeilles ont en elles une parcelle de l'intelligence divine ("esse apibus partem diuinae mentis," Géorg., IV, 220):

C'est de Dieu que le petit et le gros bétail, les hommes, toute la race des bêtes sauvages, que chaque être emprunterait en naissant les subtils éléments de la vie⁵.

5 Virgile, Géorg., III, 223-224:

Hinc pecudes, armenta, uiros, genus omne ferarum,
quemque sibi tenuis nascentem arcessere uitas.

A lui retourneraient aussi tous les êtres et après leur dissolution ils lui seraient rendus. Il n'y a donc pas de place pour la mort ("hæc mortis esse locum," Géorg., IV, 226). Toujours vivants, les êtres s'envoleraient vers la masse sidérale et monteraient en haut du ciel ("sed uia uolare/ sideris in numerum atque alto succedere caelo," Géorg., IV, 226-227).

Non seulement la race se perpétue, non seulement les âmes des morts montent vers le ciel, mais il y a aussi la possibilité d'une résurrection, comme le montre la résurrection des abeilles d'Aristée à la fin du quatrième livre:

Seule la résurrection des abeilles nous mènera aux confins de l'immortalité; car la vie débouche, malgré tout, sur un principe impérissable: l'âme, qui est pour les animaux le génie de l'espèce. Tels sont les éléments d'un dernier mode de la sensibilité virgilienne, celle qui associe les émotions du cœur à l'évolution vers les plus hautes idées⁶.

Montée de l'âme au ciel, résurrection, nous avons là les éléments d'une croyance en la métempsycose. Virgile est-il pythagoricien? La réincarnation des animaux est-elle la solution qu'il propose au problème de la souffrance et de la mort des animaux?

6 M. Ruch, Sensibilité Virgilienne et Psychologie Animale (Géorgiques III-IV), Humanités (RES), XLII, 1965-1966, no 3, p. 25.

Mais la métempsycose ne fut jamais dans le monde romain, comme dans l'Inde, la foi vivante qui dominait les pensées et dirigeait les actions d'une large portion de la société⁷.

Pourtant certains auteurs latins en ont parlé. Référons-nous à Ovide, alors qu'il nous parle de Pythagore:

L'âme ne peut mourir, et elle ne sort d'une première demeure que pour aller vivre dans une autre ...
 Tout change; rien ne périt. L'esprit vagabond erre d'un lieu dans un autre, anime tous les corps; l'animal après l'homme, l'homme après l'animal; mais il ne meurt jamais⁸.

Cette citation ne prouve pas nécessairement qu'Ovide lui-même crût à cette conception du monde. Il est toutefois assuré que certains Romains étaient des disciples de la doctrine de Pythagore.

Chez Virgile, on rencontre au moins deux allusions à cette croyance. D'abord dans l'Enéide, il parle de la métempsycose à propos des hommes:

7 Franz Cumont, Lux Perpetua, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1949, p. 207.

8 Ovide, Métamorphoses, XV, 158-159; 165-168,
Morte carent animae, semperque, priore relicta
Sede, novis habitant domibus uiuuntque receptae....
Omnia mutantur: nihil interit; errat, et illinc
huc uenit, hinc illuc, et quoslibet occupat artus
spiritus, eque feris humana in corpora transit,
inque feras noster, nec tempore deperit ullo.

La traduction employée est de Georges Lafayé.

Et d'abord le ciel, la terre, les plaines liquides, le globe lumineux de la lune, l'astre Titanique du soleil, sont pénétrés et vivifiés par un principe spirituel: répandu dans les membres du monde, l'esprit en fait mouvoir la masse entière et transforme en s'y mêlant ce vaste corps. C'est de lui que naissent les races des hommes, des animaux, des oiseaux et de tous les monstres que porte l'Océan sous sa surface brillante comme le marbre. Ces germes de vie ont une vigueur ignée qu'ils doivent à leur céleste origine, tant que les impuretés du corps ne les engourdissent pas et que nos ressorts terrestres et nos membres voués à la mort ne les ont pas émoussés. Dès lors les âmes connaissent les craintes, les désirs, les douleurs, les joies et ne distinguent plus clairement la lumière du ciel, emprisonnées dans leurs ténèbres et leur geôle aveugle. Et même, au jour suprême, lorsque la vie les a quittées, les malheureuses ne sont pas encore absolument débarrassées de tout le mal et de toutes les souillures du corps; leurs vices, endurcis par les années, ont dû s'enraciner à une profondeur étonnante. Il faut donc les soumettre à des châtiments, et qu'elles expient dans des supplices ces maux invétérés. Les unes, suspendues dans l'air, sont exposées au souffle léger des vents; d'autres, au fond d'un vaste abîme, lavent leurs souillures; d'autres s'épurent dans le feu. Chacun de nous subit ses Ménes. Nous sommes peu nombreux à passer ensuite dans le vaste Elysée, et à occuper à jamais ces riantes campagnes. Ce n'est qu'après de longs jours que le cours des temps enfin révolus a effacé les anciennes flétrissures, et laisse rendu à sa pureté le principe éthéré de l'âme, cette étincelle du feu céleste. Alors, toutes ces âmes que nous apercevons, lorsqu'elles

ont vu tourner la roue de mille années, un dieu les appelle en longue file aux bords du Léthé, afin qu'ayant perdu tout souvenir elles puissent revoir encore la voûte du ciel et commencent à vouloir rentrer dans des corps⁹.

9 Virgile, *Enéide*, VI, 724-751:

Principio caelum ac terras camposque liquentis
lucentemque globum lunae Titaniaque astra
spiritus intus alit, totamque infusa per artus
mens agitat molem et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus uitaeque uolantum
et quae marmoreo fert monstra sub aequore pontus.
Igneus est ollis uigcr et caelestis origo
seminibus, quantum non noxia corpora tardant
terrenique hebetant artus moribundaque membra.
Hinc metuont cupiuntque, dolent gaudentque, neque auras
dispiciunt clausae tenebris et carcere caeco.
Quin et supremo cum lumine uita reliquit,
non tamen omne malum miseris nec funditus omnes
corporeae excedunt pestes, penitusque necesse est
multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur poenis ueterumque malorum
supplicia expendunt: aliae panduntur inanes
suspensae ad uentos, aliis sub gurgite uasto
infectum eluitur scelus aut exuritur igni
(quisque suos patimur manis; exinde per amplum
mittimur Elysium et pauci laeta arua tenemus)
donec longa dies perfecto temporis orbe
concretam exemit labem, purumque relinquit
aetherium sensum atque aurai simplicis ignem.

De même dans les Géorgiques nous trouvons un passage où Virgile semble nous parler de cette théorie, mais cette fois au sujet des animaux:

Mais si l'on voit soudain s'éteindre l'espèce tout entière, et si l'on n'a aucun moyen de faire renaître une nouvelle lignée, c'est le moment d'exposer la mémorable découverte de l'éleveur d'Arcadie, et la façon dont le sang corrompu de jeunes taureaux immolés a souvent déjà produit des abeilles¹⁰.

C'était une croyance répandue que des abeilles pouvaient "naître" dans un cadavre de boeuf. Signalons quelques écrivains qui ne se sont pas formalisés d'ajouter créance à cette légende ou tout au plus de la supporter. D'abord arrêtons-nous à Varron qui s'exprime en ces termes:

Has omnis, ubi mille rotam uoluerit per annos,
Lethaeum ad fluuium deus euocat agmine magno,
scilicet immemores supera ut conuexa reuisant
rursus, et incipient in corpora uelle reuerti.

¹⁰ Virgile, Géorg., IV, 281-285:

Sed si quem proles subito defecerit omnis
nec genus unde nouae stirpis reuocetur habebit,
tempus et Arcadii memoranda inuenta magistri
pandere quoque modo caesis iam saepe iuencis
insincerus apes tulerit cruor.

Je sais enfin que les abeilles qui nous donnent le miel le plus doux naissent du cadavre d'un boeuf en putréfaction; ce qui fait que les Grecs les appellent *Βούγονας* (nées d'un boeuf)¹¹.

Cette légende était aussi répandue chez les Grecs:

C'est ce qui a fait dire à Archelaüs, dans une de ses épigrammes, "que les mouches à miel sont la génération ailée d'un boeuf mort". Le même auteur dit encore que les guêpes sont engendrées par des chevaux et les abeilles par des veaux¹².

Columelle rapporte aussi cette croyance. Il est vrai qu'il le fait surtout pour la critiquer, mais quand même il juge bon de la noter au passage:

11 Varron, De l'Agriculture, II, 5:

Denique ex hoc putrefacto nasci dulcissimas apes mel-
lis matres, a quo eas Graeci *Βούγονας* appellant.

12 Idem, ibid., III, 16:

Itaque Archelaus in epigrammate ait eas esse *Βούς*
φθιμένας πεποτημένα τέκνα. Idem: *ἵππων μὲν*
σφῆκες γενεά. μόσχων δὲ μέλισσαι.

Au reste, Démocrite et Magon, ainsi que Virgile, ont pensé que c'était dans ce temps-ci que l'on pouvait se procurer des abeilles en tuant un bovillon. Magon va même jusqu'à assurer qu'on peut obtenir le même résultat avec les entrailles d'un boeuf: mais je pense qu'il est superflu de détailler cette méthode avec exactitude, et je me range à l'avis de Celsus, qui dit très prudemment que la perte de ce genre de bétail n'occasionne pas un assez grand dommage, pour chercher à se le procurer par une pareille voie¹³.

Pline l'Ancien fait aussi état de cette croyance:

Selon ces auteurs, l'espèce étant complètement détruite peut renaître du ventre d'un boeuf fraîchement tué recouvert de fumier; d'après Virgile, du cadavre de jeunes taureaux; de même qu'on reproduit les guêpes et les frelons avec le cadavre des chevaux¹⁴.

13 Columelle, De l'Agriculture, IX, 14, (collection M. Nisard):

Caeterum hoc eodem tempore prognerari posse apes iuvenco perempto, Democritus et Mago nec minus Virgilius proderunt. Mago quidem ventribus etiam bubulis idem fieri affirmat, quam rationem diligentius prosequi supervacuum puto, consentius Celso, qui prudentissime ait, non tanto interitu pecus istud amitti, ut sic requirendum sit.

14 Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, XI, 70, (traduction de A. Ernout et du Dr R. Pépin):

In totum uero amissas reparari ventribus bubulis recentibus cum fimo obrutis, Vergilius iuencorum corpore exanimato, sicut equorum uespas.

Ovide, dans ses Fastes, I, 363-380, reprend tout l'épisode des Géorgiques traitant de la légende d'Aristée, d'Orphée et d'Eurydice, et il va sans dire de la question de la naissance de nouvelles abeilles. De même dans ses Métamorphoses:

Tuez un boeuf, et couvrez-le de terre; par un phénomène que l'expérience atteste, de ses entrailles pourries naîtra un essaim d'abeilles, amies des champs et du travail, comme l'animal qui les produit, et animées par l'espoir de recueillir le fruit de leurs fatigues. Le cadavre du coursier belliqueux donne naissance aux frelons¹⁵.

Les exemples ne manquent donc pas qui attestent la grande popularité de cette croyance.

Cette naissance d'abeilles à partir de cadavres de boeufs et de guêpes à partir de cadavres de chevaux s'apparente à une autre croyance antique: des abeilles mortes, ou tout simplement des mouches, pouvaient renaître au printemps dans la cendre de figuier. Écoutons Columelle:

15 Ovide, Métamorphoses, XV, 364-368:
I quoque, delectos mactatos obrue tauros;
cognita res usu, de putri viscere passim
florilegae nascuntur apes, quae more parentum
rura colunt, operique fauent in spemque laborant;
pressus humo bellator equus crabronis origo est.

Car je n'oserais pas assurer, faute de l'avoir éprouvé par moi-même, la vérité d'un fait qu'avance Hygin d'après les plus grands auteurs, quoique si quelqu'un veut s'en assurer, il pourra en faire l'essai par lui-même. Quoi qu'il en soit, il ordonne de prendre les cadavres des abeilles, que l'on trouve en tas sous les rayons quand cette maladie contagieuse s'est emparée d'elles, et de les serrer dans un lieu sec pendant l'hiver: il veut qu'ensuite, vers l'équinoxe du printemps, on les mette au soleil après la troisième heure du jour, lorsque la douceur du temps le permet, et qu'on les couvre de cendre de figuier¹⁶.

Et qu'on le croie ou non deux heures après, les abeilles reprennent vie et se traînent dans une ruche préparée à cet effet. Columelle n'est pas tout à fait d'accord avec Hygin à ce sujet et recommande plutôt d'empêcher les abeilles de mourir et ce en se servant de médicaments reconnus.

16 Columelle, De l'Agriculture, IX, 13:

Nam illud quod Hyginus antiquos secutus autores prodidit, ipse non expertus asseverare non audet: volentibus tamen licebit experiri. Siquidem praecipit apium corpora, quae cum ejusmodi pestis incessit, sub favis acervatim inectae reperiuntur, sicco loco per hiemem reposita circa aequinoctium vernalis, cum clementia diei suaserit, post horam tertiam in solem proferre, ficulneoque cinere obruere.

Ce genre de résurrection n'est pas limité non plus aux seules abeilles. On peut accomplir la même opération avec les mouches:

Quand une mouche est morte, si l'on répand de la cendre sur elle, elle ressuscite, comme si elle recevait une seconde naissance, et recommence une nouvelle vie. On doit en conclure rigoureusement que l'âme de la mouche est immortelle comme la nôtre, puisque après avoir quitté le corps, elle y revient, le reconnaît, le ressuscite et que la mouche se remet à voler¹⁷.

Un auteur latin a également fait mention d'un phénomène identique:

Les mouches asphyxiées par l'eau, reviennent à la vie, si on les plonge dans la cendre¹⁸.

Virgile ne dit pas explicitement que les abeilles issues du cadavre des boeufs sont "les mêmes" que celles qui étaient mortes précédemment. Il ne dit pas non plus que ce sont d'autres abeilles. Seulement, il met en présence du lecteur tous les éléments d'une réincarnation: les abeilles ont une parcelle de divinité en elles, à leur mort elles montent

17 Lucien, Eloge de la mouche, 7, (traduction de Emile Chambry, collection Garnier).

18 Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, XI, 120: Muscis unore exanimatis, si cinere condantur, redit uita.

au ciel, et lorsque Aristée expose les cadavres des boeufs à l'ardeur du soleil, elles en sortent par milliers.

Ainsi les animaux ne meurent pas pour rien. Tous les êtres vivants sont engagés dans le grand cycle de la vie, de la mort, et de la renaissance, et les souffrances endurées par momentsauront pour terme un nouvel essor vers le bonheur.

CHAPITRE V

LE PROBLEME DE L'ÉPIZOOTIE DU NORIQUE

A présent nous n'avons plus que quelques questions à nous poser. D'abord, cette fameuse épizootie du Norique est-elle une réalité historique? Ou bien n'est-elle que le fruit de l'imagination de Virgile? Ou encore est-elle la transposition sur le plan animal de la célèbre peste d'Athènes décrite par Thucydide et Lucrèce? Qu'apporte l'épizootie au reste du IIIe livre? Existe-t-il un lien entre la fin du IIIe livre et celle du IVe?

Si l'on se réfère à Servius, non seulement l'épizootie aurait eu une existence réelle, mais elle serait aussi l'extension vers l'ouest de la peste d'Athènes qui, venue d'Égypte à la suite d'une inondation du Nil, aurait dévasté la Grèce, l'Illyrie, la Vénétie et la Gaule:

Exinde corrupto aere nata pestilentia est, quam auster flans primo ex Aegypto ad Atticam provinciam pepulit, mox inde in tractum Venetiae et Illyrici: quae quaqua universa vastavit¹.

¹ Georgius Thilo, Servii grammatici qui feruntur in Virgilii 'Bucolica' et 'Georgica' commentarii, *Hildesheim, Dims*, 1961, p. 313.

Longtemps on s'est fié à ce renseignement. Puis, à la fin du XIXe siècle (1821), le critique allemand Heyne posa le problème. Ce savant ne niait pas l'existence de l'épizootie, mais ne voulait pas la considérer comme une extension à l'ouest de la peste d'Athènes. Il optait plutôt pour une peste qui aurait sévi dans le Norique quelque temps auparavant (C. G. Heyne, P. Vergilius Maro, Londres, Richard Priestley, 1871, p. 396). Plus tard Forbiger, Conington et Benoist ont répété la même chose. Si l'on songe que la peste d'Athènes remonte à 430 avant Jésus-Christ et que Virgile a écrit ses Géorgiques entre 37 et 30, l'écart entre les deux dates donnerait à penser que Virgile devait avoir en tête une autre épidémie. Récemment Monsieur Jacques Heurgon² vient de mettre en doute l'existence même de l'épidémie décrite par Virgile. Aussi devons-nous maintenant étudier ce problème de plus près.

Virgile semble narguer son lecteur et lui conseiller d'aller vérifier sur place les résultats effarants de ce cataclysme. D'autant plus que cet événement est délimité dans le temps et localisé dans l'espace. Les indications de temps sont hic quondam, (Géorg., III, 478) datation très vague il est

² L'Épizootie du Norique et l'Histoire, dans la Revue des Etudes Latines, t. 42, 1964, p. 231 à 247.

vrai, et post tanto (id., 476) qui peut tout aussi bien signifier 400 ou 50 ans. Quondam évoque un passé historique, aussi certains commentateurs ont abrégé considérablement l'idée post tanto au point d'en faire, comme Benoist, un passé très récent (E. Benoist, Oeuvres de Virgile, Paris, Hachette, 1876, p. 237).

"Dans l'espace, l'événement est plus nettement circonscrit". Il reste toutefois que le terme Norique doit tenir compte des trois réalités suivantes: les Alpes "aerias Alpīs" (Géorg., III, 474) les "Norica castella in tumulis" (id., 474-475) et le Timave Iapyde "Iapydis Timai" (id., 475)." Les Alpes concernées ici représenteraient les Alpes orientales, celles qui allaient s'appeler les Alpes juliennes et qui se déploient en arc de cercle autour d'Aquilée et de Trieste. Quant aux castella, ils représenteraient plutôt des villages fortifiés que des chalets. Le terme tumulus fait contraste avec les hauteurs aériennes des Alpes, car il représente une élévation modérée". Par ailleurs les Iapydis arua Timai illustrent les campagnes arrosées par le Timave Iapyde:

Le Timave était depuis longtemps connu des Romains, et spécialement des Italiens du Nord, comme une des merveilles de la nature, à cause de la prétendue source aux sept ou neuf bouches par lesquelles ce fleuve au cours longtemps souterrain reparaisait à la lumière, près de la mer, à égale distance entre Aquilée et Trieste³.

"Le Timave supérieur ou Ruca formait la frontière ethnique des Histriens et des Iapydes. Aussi l'expression Iapydis arua Timaui désigne l'Iapydie, qui s'étendait, au sud du Norique et de la Pannonie, des environs de Trieste jusqu'à Bihac aux confins de la Bosnie"

Les saltus désolés de l'Iapydie avaient-ils une résonance particulière pour les contemporains de Virgile? Sans doute, puisque en 35 Octave avait mené contre les habitants de ce territoire une expédition difficile où il avait perdu beaucoup d'hommes: il y avait même été blessé. La conquête du Norique n'allait arriver qu'un peu plus tard, soit vers l'an 15. Les marchands, eux, n'ignoraient pas cette région et même loin de là. Aussi l'invitation lancée par Virgile ("tum sciat, [...] si quis [...] uideat!" Géorg., III, 474 et 476'), indique que ce territoire était facilement accessible.

3 J. Heurgon, op. cit., p. 235.

Ce qui est tout à fait surprenant, c'est que parmi les divers témoignages, on n'arrive pas à trouver traces d'une épidémie ayant décimé tout le bétail:

Or, quel n'est pas notre étonnement de constater que rien, dans ce que nous avons conservé du récit de cette campagne et dans ce que l'archéologie nous fait connaître de la vie économique en Carinthie et en Carniole, ne confirme la malédiction qui nunc quoque post tanto les aurait laissées vides de quadrupèdes⁴.

Selon J. Heurgon, des indices attestent même la présence de bétail dans cette région. En effet le Panegyrique de Messala nous décrit un vieux cavalier indigène; quoique centenaire, il se montre toujours très agile:

Il ose sauter sur un cheval rapide qu'il monte en écuyer aux rênes solides⁵.

Mais le fait que l'on n'ait retrouvé la trace que d'un seul cheval à cet endroit, n'indique-t-il pas qu'il est désert? Par ailleurs, des auteurs comme Strabon, Appien et Dion Cassius ont décrit l'Iapydie et ne signalent aucune pénurie de bétail dans cette région. En 35, Octave, lors de son expédition, y avait certes trouvé à la lettre "desertaque regna /

4 J. Heurgon, op. cit., p. 237.

5 Panegyricus Messallae, v. 106:

Audet equum ualidisque sedet moderator habenis.

pastorum et longe saltus lateque uacantis"(Géorg., III, 476-477.) Cependant cet aspect désertique n'était pas dû à une épizootie antérieure, mais bien au fait que les habitants du pays lui avaient opposé la tactique de la terre brûlée.

Selon J. Heurgon, l'archéologie ne signale rien d'anormal en Iapydie relativement au bétail. Dans ces régions s'est développée, du VI^e au IV^e siècle, une civilisation à laquelle on a donné le nom de civilisation des Situles." L'étendue couverte par cette dernière s'étendait de Hallstatt, en Autriche, à Este, en Vénétie, mais en rayonnant sur toute la Slovénie, à Vace (Watsch), Magdalenska Gora, Toplice et même jusqu'à Bihac." A-t-on remarqué chez ces Situles des traces de l'existence d'un certain bétail? A plusieurs endroits les **témoignages** ne manquent pas." En Slovénie, par exemple, on ne trouve pas de laboureurs, mais des chars attelés de chevaux, et des cavaliers et des théories d'animaux qui semblent bien portant, de même que des béliers et des bouquetins avec un oiseau sur la croupe". Cette fameuse civilisation des situles fut détruite, vers 400, par les invasions des Celtes." Le Norique **fut** un royaume celtique et les Iapydes, un peuple à demi-illyrien, à demi-celtique. Au Norique, le culte d'un Mars au cheval est bien attesté et rien ne semble avoir contrarié chez les habitants la tradition celtique de l'élevage des chevaux". Les Iapydes **connaissent**

une civilisation pauvre, mais quand même tournée vers l'élevage. A Jezeryne, au pied des autels des Iapydes, on a déterré de nombreux ossements de victimes immolées lors des sacrifices et ceci à l'époque de Vespasien.

Se fondant sur ces exemples, J. Heurgon conclut que la vie animale sous toutes ses formes ne semble pas avoir fait défaut ni dans le Norique, ni dans l'Iapydie.

J. Heurgon se demande même si Virgile n'a pas pris son récit dans le folklore de la région. De fait, cet endroit était *riche* d'une antique mythologie. Le folklore celtique aurait-il placé cette épizootie aux origines d'une migration? Très souvent les pestilentiae figurent au nombre des principales causes des migrations. Les Autariates, qui se sont fixés un moment au nord de l'Albanie actuelle, ont éprouvé les conséquences d'un fléau vengeur qui s'apparente facilement avec celui subi par les habitants du Norique. Pour les punir d'avoir pris part en compagnie des Celtes à une expédition contre Delphes en 279, Apollon les ^{aurait} accablés d'une pluie de grenouilles. Les corps putréfiés de ces dernières leur amenèrent la peste. Plusieurs auteurs ont signalé cette invasion de grenouilles chez les Autariates. On peut citer comme exemple Diodore et Justin:

Des grenouilles, primitivement engendrées dans les nues et tombant comme des gouttes de pluie, forcèrent les Autariates à quitter leur patrie et à s'enfuir dans la localité qu'ils habitent actuellement⁶.

Justin s'exprime en termes similaires:

Ils ne furent délivrés de ce fléau que lorsque, sur la réponse des aruspices, ils eurent jeté dans un lac voisin de cette ville l'or et l'argent qui était le fruit de leurs guerres et de leurs pillages sacrilèges⁷.

"L'épizootie du Norique et de l'Iapydie entrerait-elle, elle aussi, dans la série mythique des vengeances d'Apollon? M. Heurgon pense que cela est peu probable, car la nouvelle nous en serait parvenue par certains auteurs. Aucun d'entre eux ne fait état de quelque chose de cet ordre. Virgile est bien le seul à mentionner son épizootie et spécialement dans la région où il l'a située.

6 Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, III, 29, (traduction de Ferd. Hofer, Hachette).

7- Justin, Histoires Philippiques, XXXII, 3, (traduction par une société de professeurs et de latinistes, Hachette):
Comprehensaque pestifera lue essent, non prius sanitatem recuperavere, quam, haruspicum responsis moniti, aurum argentumque bellis sacrilegiisque quaesitum in Tolosensem lacum mergerent.

Une célébration religieuse donna aussi à Virgile l'occasion de faire une autre remarque intéressante à propos du Norique et de l'Iapydie:

Ce fut alors, dit-on, que dans ces contrées on chercha en vain des génisses pour le culte de Junon, et que des buffles disparates conduisirent à ses hauts sanctuaires les chars porteurs d'offrandes⁸.

Selon J. Heurgon, Virgile ici se contredirait, car au vers 480, tous les animaux, même sauvages, meurent de maladie: "et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum." L'auteur estime au surplus que les populations des Alpes ont toujours utilisé le buffle comme animal de trait et que Virgile se méprend lorsqu'il note ce fait comme exceptionnel. Enfin, selon le même savant, le culte de Junon paraît étranger à l'Iapydie et au Norique.

Que penser de toute cette argumentation? Disons au départ que la description de Virgile comporte plusieurs éléments fantaisistes qui relèvent de traditions littéraires qui n'ont rien à voir avec la géographie: les adynata des vers 537 à 540, par exemple, où les loups frayent avec les brebis, les chiens avec les cerfs, etc. ; l'image de la faim qui pousse l'homme

⁸ Virgile, Géorg., III, 531-533:

Tempore non alio dicunt regionibus illis
quaesitas ad sacra boues Iunonis et uris
imparibus ductos alta ad donaria currus.

à creuser le sol avec ses ongles pour y découvrir des racines comestibles est aussi traditionnelle⁹. Chiron et Mélampous (vers 550) font ^{une} drôle de figure en Iapydie! Le sacrifice offert aux dieux, aux vers 486 et suivants, est une transposition de sacrifice romain, avec tout son appareil technique: hostia, ara, uitta, etc.

Mais ces transpositions sont normales dans une reconstitution qui est plus poétique qu'elle n'est historique. Elles ne sont pas suffisantes cependant pour qu'on puisse mettre en doute la réalité historique à laquelle se réfère explicitement Virgile. L'argument de base de J. Heurgon, à savoir que Virgile est le seul à en parler, présente une grande faiblesse au point de vue méthodologique: c'est opposer une raison négative, un argument ex silentio, à l'affirmation catégorique d'un auteur ancien; de plus cet auteur est de ceux dont on ne peut douter de la probité intellectuelle, et qui même était natif de la région voisine de celle dont il parle. La seule conséquence que l'on pourrait tirer du silence des autres auteurs serait que Virgile a peut-être

9 Ovide, Métamorphoses, VIII, 799-800:
quaesitamque Famem lapidoso uidit in agro
unguibus et raras uellentem dentibus herbas.

donné des dimensions épiques à une épizootie locale de moindre importance. Un tel grandissement est habituel en poésie. Il expliquerait que les géographes, les épigraphistes et les archéologues ne trouvent pas de traces du phénomène.

Quant aux arguments secondaires de J. Heurgon, ils me paraissent également faibles. Le cavalier centenaire du Panegyrique de Messala n'est pas une preuve de la prospérité des haras du Norique! La présence d'os d'animaux immolés, révélée par l'archéologie, et les traces d'une économie pastorale dans ces régions ne contredisent pas Virgile; c'est comme si on s'étonnait de découvrir des traces de vie à Athènes après la fameuse peste de 430! La recherche d'une origine mythologique ou folklorique du récit de Virgile est en soi très intéressante; mais comme en convient l'auteur lui-même, les résultats n'en sont pas concluants. Les arguments tirés du sacrifice offert à Junon sont tout simplement mauvais. L'auteur commence en effet par tirer à nouveau un argument ex silentio du fait que nous ne connaissons pas de culte à cette déesse dans cette région; puis il se contredit plus loin en faisant état, d'après Strabon, d'un culte à Junon Argienne importé aux bouches du Timave par Diomède. L'analyse du passage montre au contraire que Virgile s'est *efforcé de* donner une saveur locale à ce sacrifice; les boves feminae traditionnellement offertes à Junon sont remplacées par des uri impares

(vers 532-533); ces animaux, identifiés à tort par les traducteurs de Virgile à des buffles, sont en réalité des aurochs domestiqués; les campagnes de César en Germanie venaient tout juste d'en faire connaître l'existence aux Romains¹⁰.

Il ne semble donc pas que Virgile ait inventé l'Epizootie du Norique. Le plus grand reproche que l'on peut lui faire, si on peut faire un pareil reproche à un poète, est d'avoir péché par exagération.

¹⁰ César est le premier qui en a parlé, les confinant à la Forêt Noire (De Bello Gallico, VI, 28): Tertium est genus eorum qui uri appellantur. Hi sunt magnitudine paulo infra elephantos, specie et colore et figura tauri. Magna vis eorum est et magna uelocitas, neque homini neque ferae quam conspexerunt parcunt. Hos studiose foueis captos interficiunt; hoc se labore durant adulescentes atque hoc genere uenationis exercent, et qui plurimos ex his interfecerunt, relatis in publicum cornibus, quae sint testimonio, magnam ferunt laudem. Sed assuescere ad homines et mansuefieri ne paruuli quidem excepti possunt. Amplitudo cornuum et figura et species multum a nostrorum bouum cornibus differt. Haec studiose conquisita ab labris argento circumcludunt atque in amplissimis epulis pro poculis utuntur.

L'Epizootie du Norique étant réelle, historique, on peut se demander quels motifs avait Virgile de la décrire et de l'amplifier. Aurait-il saisi l'occasion de rivaliser littérairement avec Thucydide et Lucrèce dont les descriptions de la peste d'Athènes étaient célèbres? Ou avait-il des raisons plus personnelles de s'intéresser à ces animaux?

Pour Thucydide, la description de la peste d'Athènes à l'intérieur de son récit de la guerre du Péloponnèse ne représentait pas un hors-d'oeuvre. Il n'est nullement question pour lui de s'évertuer à donner la raison de cette insertion. Si la guerre entre Athènes et Sparte fut une réalité, la peste d'Athènes ne le fut pas moins. Aussi cette épidémie venait s'ajouter aux souffrances déjà ressenties par les Athéniens par suite de la guerre menée contre Sparte.

Par ailleurs, la description de la peste d'Athènes que l'on rencontre dans l'oeuvre de Lucrèce au livre VI vient s'ajouter à une suite d'explications que l'auteur a voulu nous donner au sujet de divers accidents de la nature. La peste vient clore une étude faite sur le tonnerre, l'éclair, les trombes, les prestères, les nuages, la pluie, l'arc-en-ciel, les tremblements de terre, les éruptions, les crues du Nil, l'aimant, les maladies et les épidémies. Le fait de situer cette narration à la toute fin lui attribue certes une

importance considérable. L'épidémie, selon Lucrèce, mérite toute notre attention. Nous devons redouter un cataclysme de ce genre plus que tout autre genre d'épreuve.

Chez Virgile, comme chez Lucrèce, la description de l'Epizootie du Norique vient terminer un livre. Pourquoi avoir ajouté cette portion de texte? Disons que le troisième livre des Géorgiques de Virgile se divise en deux grandes parties. La première traite des forces internes qui conditionnent la vie des animaux: le complexe des passions, le sexe, l'aggression, le sens de l'honneur et le zèle pour la suprématie. La deuxième signale les forces externes: le climat, les animaux nuisibles et la maladie. La peste s'insère naturellement à la fin de ce développement comme la pire maladie pouvant s'attaquer aux espèces animales.

Malgré quelques réminiscences, on ne peut donc prétendre que l'Epizootie n'est que la transposition sur le plan animal de la célèbre peste d'Athènes. Virgile avait un dessein bien personnel. Ce sont ses préoccupations pastorales, c'est son amour des animaux qui l'incite à décrire leurs maladies, et la pire de toutes, la peste. Il n'a ni inventé cette épizootie, ni voulu imiter des chefs-d'oeuvre littéraires: dans ce troisième livre des Géorgiques, il a parlé des animaux en connaisseur: il a décrit leurs instincts,

leurs besoins, leurs bonheurs, mais aussi leurs problèmes, leurs souffrances et leur mort.

Pour terminer, posons-nous une dernière question: existe-t-il un lien entre la fin des deux derniers livres des Géorgiques? L'épisode d'Aristée peut-il se rattacher à l'Epizootie du Norique? Dans l'esprit de Virgile, la résurrection des abeilles d'Aristée laisserait-elle entrevoir un espoir de résurrection pour les animaux morts dans la peste du Norique?

Aristée figure, dans l'introduction des Géorgiques, parmi les divinités protectrices de la vie agricole: Liber, Cérès, les Faunes, les Dryades; entre Neptune, créateur du premier cheval (Géorg., I, 12-13), et Pan, gardien des brebis "ouium custos"(ibid., 17), Aristée est le dieu des boeufs et des prairies: "cultor nemorum, cui pinguis Cae/ ter centum niuei ton-
dent dumeta iuenci"(ibid., 14-15):

Virgile fait expressément allusion au culte qu'Aristée recevait à Céos: or ce culte célébrait en Aristée le héros qui apprit aux hommes à conjurer la sécheresse et la peste occasionnée chaque année par la canicule:

C'est à Céos que le mythe d'Aristée prit le plus de développement. Le fils d'Apollon serait venu de Thessalie dans cette île avec des Arcadiens, par ordre de son père, que les habitants suppliaient de mettre fin à une extrême sécheresse. Après qu'il eut sacrifié à Zeus Ikmaios, les vents étésiens commencèrent à souffler et rafraîchirent l'archipel durant quarante jours. Il institua aussi sur les hauts lieux de l'île un culte en l'honneur de Sirius, qui continua d'être exactement pratiqué; les prêtres d'Aristée observaient chaque année le lever de l'astre et accomplissaient des sacrifices expiatoires¹¹.

Sur les pièces de monnaie, on représente le plus souvent Aristée seul. Parfois on voit aussi Sirius représenté par un chien entouré de rayons. Aristée avait enseigné aux gens de Céos comment observer le lever de Sirius et comment en déduire si l'année allait être pestilentielle ou non:

¹¹ Daremberg et Saglio, Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, t. premier, première partie (A-B), Paris, Hachette, 1877, p. 424.

Nous savons que les habitants de Céos observent chaque année avec attention le lever de la canicule et fondent sur cette observation, comme l'écrit Héraclide du Pont, une conjecture relative à ce que sera l'année: saine ou pestilentielle¹².

Virgile voit donc en Aristée un dieu des troupeaux et un dieu qui protège contre la peste occasionnée par la canicule. Or justement l'Epizootie du Norique s'est développée, comme la plupart des autres épidémies, en pleine canicule:

Là jadis une corruption de l'air donna naissance à un déplorable état de l'athmosphère, qui s'embrasa de tous les feux de l'automne¹³.

La canicule, qui dure trente jours, commence le 17 juillet selon Palladius (VII, 9), le 18 selon Pline l'Ancien (II, 123), le 20 selon Horace (Odes, III, 29, 17 ss. ; elle coïncide ici avec l'entrée du soleil dans le signe du Lion). le 26 selon Columelle (XI, 2). L'automne, lui, débute le 11

12 Cicéron, De Divinatione, I, 57, (traduction de Charles Appuhn, Garnier):

Etenim Ceos accepimus ortum caniculae diligenter quotannis solere seruare, conjecturamque capere, ut scribit Ponticus Heraclides, salubrisne, an pestilens annus futurus sit.

13 Virgile, Géorg., III, 478-479:

Hic quondam morbo caeli miseranda coorta est Tempestas totoque autumnu incanduit aestu.

août selon Varron (De re rustica, I, 28, 1-2) et le 14 selon Columelle (De l'Agriculture, XI, 2). Le début de l'automne coïncide donc avec les derniers jours de la canicule, au moment où la longue période de chaleur commence à produire des effets néfastes. La corruption de l'air à l'origine de l'Epizootie du Norique est donc due à la canicule. Rien de plus naturel alors pour Virgile que de faire appel à Aristée, le bouvier divin capable de protéger les troupeaux contre la canicule et la peste.

Si le troisième livre des Géorgiques se termine sur une note de pessimisme, de mort, par ailleurs le livre quatre se termine sur une note d'espoir, de résurrection. Pour remédier à l'Epizootie on a fait appel à la médecine, aux dieux et ceci sans résultats bénéfiques. Peut-être qu'Aristée, à la fin du livre quatre des Géorgiques, y figure pour indiquer un espoir dans la résurrection des animaux morts à la fin du IIIe livre. Si ses abeilles lui ont été rendues, pourquoi les autres animaux ne pourraient-ils pas être rendus aux habitants du Norique? L'étude des rapports entre l'épisode d'Aristée et l'Epizootie du Norique confirme donc ce que nous avons dit dans notre chapitre précédent: Virgile aurait espéré que tous les êtres vivants, comme les abeilles d'Aristée, puissent un jour vaincre la mort.

CONCLUSION

Pour conclure, demandons-nous comment Virgile a su voir les animaux. Contrairement aux agronomes qui l'ont précédé et à ceux qui l'ont suivi, comme Caton, Varron, Columelle et autres, il n'était pas du tout intéressé à les exploiter. Virgile n'était pas un éleveur et il n'a pas vécu des bénéfices que les animaux peuvent rapporter, exception faite peut-être des abeilles de son père, si jamais ce dernier fut un apiculteur... Il a donc su regarder l'animal avec des yeux désintéressés. Pour lui, la bête est un être vivant qui naît, grandit, atteint sa maturité, vieillit et meurt tout comme l'homme. Il ne veut pas dissocier l'homme de la bête.

Virgile aime tous les animaux. Ses sentiments s'adressent aux plus petits comme aux plus grands. S'il est vrai qu'il s'inquiète pour le mulot minuscule:

saepe exiguus mus
sub terris posuitque domos¹.

de même il se fera du souci pour l'énorme boeuf de labour. Cette bête semble même jouir chez lui d'une affection particulière. La gamme des animaux favoris peut presque varier à l'infini. Mais comment chérir un animal aussi peu délicat qu'un boeuf! Pourtant je suis persuadé qu'il a aimé autant cet animal que la Lesbie de Catulle son célèbre moineau!

¹ Virgile, Géorg., I, 181-182: "souvent le mulot minuscule établit sous terre sa demeure."

En véritable poète qu'il était, il a tenu à choisir avec grande précision tous ses mots toutes ses images. Il n'a pas non plus négligé le moindre petit tour métrique ou stylistique pouvant contribuer à dépeindre les sentiments intérieurs qui l'animaient, lui, placé devant la souffrance des animaux. Les tableaux remplis d'ombres et de lumières qu'il a su brosser dans sa description de l'Épizootie du Norique sont d'une beauté remarquable et dignes des plus grands peintres. Certes on ne retrouve pas chez lui cet attrait presque morbide qui hantait Lucrèce et le poussait à présenter des scènes presque surréalistes et choquantes à cause de l'accumulation et de la saturation de termes trop violents. Virgile, par ailleurs, avec la timidité qu'on lui connaît n'a pas voulu présenter rien qui nous aurait froissés. Il s'est montré pondéré, réaliste même dans sa description de la peste animale. A preuve, arrêtons-nous à cet exemple:

"Hinc laetis uituli uolgo moriuntur in herbis
et dulcis animas plena ad praesaepia reddunt;
hinc canibus blandis rabies uenit," (Géorg., III, 494-496).

Le choix des termes laetis, dulcis, praesaepia plena, blandis mis en contraste avec moriuntur et rabies ne nous vexe nullement, mais nous émeut profondément. Cette description est

d'un réalisme tel que nous n'avons aucun effort à fournir pour nous croire participant à cet événement. Nous ne rencontrons pas chez Virgile cette surcharge lucrétienne si propre à créer chez nous de la répugnance et à nous faire lever le coeur. Chez lui tout est calme, serein, même si parfois on sent une . révolte intérieure devant certaines injustices de la nature.

Aussi l'âme sensible qu'était Virgile, placée devant tant de souffrance animale, n'a pu s'empêcher de se poser plusieurs questions angoissantes. Pourquoi, pour qui l'animal souffre-t-il et meurt-il? Parce que c'est le sort de tous les êtres vivants qui doivent lutter pour assurer la survie de leur espèce, souffrir et mourir pour laisser la place à de nouvelles générations. La seule consolation entrevue paraît être l'espoir d'une renaissance, d'une réincarnation, d'une nouvelle vie, d'une nouvelle jeunesse. Virgile a parlé, comme nous l'avons vu, de la métempsyose, et s'il n'a pas été explicite ou dogmatique à ce sujet, on sent que c'est la croyance la plus conforme à ses espérances.

On se complait à critiquer beaucoup la fantaisie que représente dans les Géorgiques l'épisode traitant de l'Epizootie du Norique. Qu'elle ait été réelle en partie ou en entier, cela, à mon avis, n'importe pas du tout pour le propos qui

nous intéresse. Cette description nous a donné par ailleurs la possibilité de prendre connaissance avec un Virgile à son meilleur, comme peintre de la souffrance animale. A cet endroit, nous le voyons vibrer intensément devant ce tableau poussé à son paroxysme.

Dans le quatrième livre des Géorgiques, il se peut qu'en finale Virgile ait trouvé un espoir de solution à la souffrance des animaux. Si les abeilles d'Aristée renaissent, pourquoi tous ces animaux innocents que Virgile avait vu mourir à la fin du livre IIIe ne pourraient-ils pas eux aussi renaître? L'oeuvre de Virgile se termine donc sur une note d'espérance; elle était de nature à lui accorder une certaine tranquillité, lui qui s'était montré si engagé, si troublé.

INDEX DES AUTEURS CITES

	pages
<u>Anthologie Palatine</u> , VII, 207	22
Apulée, <u>L'Ane D'Or</u> , IX, 13, 2	19
Aristote, <u>De l'Histoire des Animaux</u> , VII, 24	33
	VIII, 7
	IX, 3
	577 B 30
Caton, <u>Economie rurale</u> , 2	11
	83, 1
	132, 2
Catulle, <u>Carmina</u> , 64, 40	61
César, <u>De Bello Gallico</u> , VI, 28	102
	VII, 24, 4
<u>De Bello Civili</u> , I, 26, 1	73
Cicéron, <u>De Divinatione</u> , I, 57	107
<u>Pro Milone</u> , 85-86	II
Columelle, <u>De l'Agriculture</u> , II, 2	27
	VI, préface
	VI, 22
	VI, 37
	IX, 13
	IX, 14
	XI, 2
	XI, 2
Diodore de Sicile, <u>Bibliothèque historique</u> , III, 29	98

	pages
Elïen, <u>De la Nature des Animaux</u> , VI, 49	11
X, 50	6
Homère, <u>Iliade</u> , VI, 115	3
XXIII, 146	3
<u>Odyssée</u> , XVI, 216-218	48
XVII, 296-300	18
XVII, 301-304	21
XIX, 519-523	48
Horace, <u>Odes</u> , III, 29, 17 ss.	107
Juvénal, <u>Satires</u> , X, 268-270	10
Justin, <u>Histoires Philippiques</u> , XXXII, 3	98
Lucien, <u>Eloge de la Mouche</u> , 7	89
Lucrèce, <u>De la Nature des Choses</u> , I, 62-67	4
II, 355-365	5
Martial, <u>Epigrammes</u> , I, 109, 17-20	24
Ovide, <u>Fastes</u> , I, 363-380	87
<u>Métamorphoses</u> , III, 119	72
VIII, 684 ss.	7
VIII, 799-800	100
XV, 158-159	81
XV, 165-168	81
XV, 364-368	87
Palladius, <u>De Re Rustica</u> , VII, 9	107
VIII, 4	68
XII, 13	68
<u>Panégryrique de Messala</u> , 106	95

	pages
Pline, <u>Histoire Naturelle</u> , II, 123	107
VIII, 64, 2	21
VIII, 64	22
XI, 70	86
XI, 120	89
XXIX, 57	4
Suétone, <u>Caligula</u> , LV	23
Tite-Live, <u>Histoire Romaine</u> , XXII, 10, 7	3
Varron, <u>De l'Agriculture</u> , I, 28	108
II, 1	33
II, 2	31
II, 5	10
II, 5	85
II, 7	27
III, 16	85
Virgile, <u>Bucoliques</u> , I, 6-10	8
I, 14-15	32
I, 50	41
III, 3	39
VI, 49-50	74
<u>Enéide</u> , I, 60	72
I, 60	73
II, 553	72
V, 400	16
V, 476	16
V, 477-481	16
V, 483-484	17

	pages
Virgile, <u>Enéide</u> , V, 505-506	42
V, 505-506	45
VI, 724-751	83
VII, 387	72
VII, 387	73
VII, 500-502	50
VIII, 213-218	49
IX, 578-580	72
IX, 579	73
IX, 792-796	44
X, 346	72
X, 801	72
X, 860-866	53
XI, 810	73
XI, 810-813	45
XII, 82	24
XII, 718	62
XII, 722	62
XII, 749-757	44
XII, 749-757	46
<u>Géorg.</u> , I, 12-13	105
I, 14-15	105
I, 17	105
I, 181-182	109
I, 310	47
III, 22-23	7
III, 63	64
III, 66	64
III, 67	64

	pages
Virgile, <u>Géorg.</u> , III, 66-67	40
III, 67-68	78
III, 69	66
III, 69	67
III, 70	66
III, 71	68
III, 72	67
III, 95	51
III, 95-96	69
III, 95-98	29
III, 96	11
III, 97-98	70
III, 98-100	70
III, 112	24
III, 140-142	35
III, 163 sq.	65
III, 165-168	28
III, 176	65
III, 185-186	65
III, 206-208	56
III, 223-224	79
III, 224-228	59
III, 226	50
III, 244	64
III, 252	56
III, 288-292	31
III, 294	8
III, 297-299	32
III, 298-299	41

	pages
Virgile, <u>Géorg.</u> , III, 371-375	46
III, 373-375	20
III, 374-380	60
III, 375	61
III, 379	61
III, 382	60
III, 383	19
III, 409	43
III, 422	43
III, 422	71
III, 452-454	34
III, 454 et 456	35
III, 470-471	77
III, 474	93
III, 474	94
III, 474-475	93
III, 476	93
III, 476-477	96
III, 478	92
III, 478-479	107
III, 474-565	VI
III, 474-565	VII
III, 480	99
III, 486-487	62
III, 486-488	6
III, 486-491	58
III, 486 sq.	100
III, 494	61
III, 496	61

	pages
Virgile, <u>Géorg.</u> , III, 494-496	110
III, 498-499	39
III, 505-508	51
III, 512-514	57
III, 515-517	56
III, 515	61
III, 517-518	52
III, 517-526	54
III, 517	11
III, 518	61
III, 525-526	77
III, 531-533	99
III, 532-533	102
III, 550	100
IV, 206-207	79
IV, 212	79
IV, 220	79
IV, 226	80
IV, 226-227	80
IV, 236-237	41
IV, 281-285	84
IV, 317	54
IV, 317-320	78
IV, 318	55
IV, 319	55
IV, 320	55
IV, 324-325	55
IV, 488-489	74
IV, 511-512	52

INDEX DES AUTEURS CITES

120

	pages
Virgile, <u>Géorg.</u> , IV, 511-512	55
IV, 511-515	47
IV, 515	53
IV, 531	55
IV, 532-534	40
Xénophon, <u>De l'Equitation</u> , VI, 13	25
X, 1	25
XI, 6	25

BIBLIOGRAPHIE

Aymard, J., Essai sur les chasses romaines, Paris, de Boccard, 1951, 610 p..

Benoist, E., Oeuvres de Virgile, Paris, Hachette, 1876, 352 p..

Billiard, R., L'Agriculture dans l'Antiquité d'après les Géorgiques de Virgile, Paris, E. de Boccard, 1928.

Chantraine, P., Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque, Paris, Klincksieck, t. II, 1970,

Cumont, Franz, Lux Perpetua, Paris, Librairie Orientale Paul Geuthner, 1949, 524 p..

(des) Chérubins Soeur Marie, l'Epizootie du Norique, commentaire exégétique et critique, thèse présentée à l'Université d'Ottawa, 1965,

Daremberg et Saglio, Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines, t. premier, première partie (A-B), Paris, Hachette, 1877, 756 p..

Edmonds, J.M., The Fragments of Attic Comedy, Leiden, Brill, vol. II, 1959,

Ernout, A., Meillet, A., Dictionnaire étymologique de la langue latine, Paris, Klincksieck, 1932, 1108 p..

Ernout, A., Morphologie Historique du latin, Paris, Klincksieck, 1967, 256 p..

Ernout et Thomas, Syntaxe Latine, Paris, Klincksieck, 1959, 522p.,

Hanozin, Virgile: L'Epizootie du Norique, Les Etudes classiques, vol. 2, 1933, p. 495-502.

Heurgon, Jacques, l'Epizootie du Norique et l'histoire, Paris, Revue des Etudes Latines, t. 42, 1964, p. 231 à 247.

Heyne, P. Virgilius Maro, Londres, Richard Priestley, 1821, 487 p.

Jennison, George, Animals for show and pleasure in Ancient Rome, Manchester, Manchester Univ. Press, 1937, XIV, 209 p..

Liebeschuetz, W., Beast and man in the third book of Virgil's Georgics, G&R., XII, 1965, p. 64-77.

Marouzeau, J., Traité de Stylistique latine, Paris, "Les Belles Lettres", 1946, 363 p..

Otis, Brook , Virgil, a study on civilised poetry, Oxford, Clarendon Press, 1963, 436 p..

Pichon, René, Virgile, Oeuvres Complètes, Paris, Hatier, 1948, 746 p..

Piganiol, A., Recherches sur les jeux romains, Strasbourg, Librairie Istra, 1923, 155 P.

Ruch, M., Sensibilité virgilienne et psychologie animale, Humanités (RES), XLII, 1965-1966, nos 1-2-3-4, p. 23-25.

SOMMAIRE

La description de l'épizootie du Norique au III^e livre des Géorgiques se rattache au problème de l'expression de la souffrance animale. En effet c'est la présentation du summum de souffrance que la race animale peut être appelée à subir. Jacques Heurgon¹ a étudié la réalité historique de cette peste. Soeur Marie des Chérubins² en a évalué la valeur poétique. Par ailleurs, W. Liebeschuetz³ et M. Ruch⁴ ont établi les jalons d'une étude éventuelle plus sérieuse de la souffrance animale.

Plusieurs auteurs qui ont précédé Virgile ont mentionné le problème que soulèvent la souffrance et la mort des animaux. Virgile a manifesté sa sympathie par l'emploi d'un vocabulaire, d'images, de procédés stylistiques ou métriques. La domestication et la sélection représentent deux sources capitales de souffrance. La métempsychose constituerait-elle un élément de solution? L'hypothèse d'une réincarnation rendrait la situation moins absurde.

1 Jacques Heurgon, l'Epizootie du Norique et l'histoire, Paris, Revue des Etudes Latines, t. 42, 1964, p. 231 à 247.

2 Soeur Marie des Chérubins, l'Epizootie du Norique, commentaire exégétique et critique, thèse présentée à l'université d'Ottawa, 1965.

3 W. Liebeschuetz, Beast and man in the third book of Virgil's Georgics, G.&R., XII, 1965, p. 64-77.

4 M. Ruch, Sensibilité virgilienne et psychologie animale, Humanités (RES), XLII, 1965-1966, nos 1-4, p. 23-25.

Une étude approfondie des opinions philosophiques de Virgile permettrait de jeter un éclairage nouveau sur la sympathie qu'il manifeste pour la souffrance animale.